



Travail,
espoir et
honnêteté

Kim
Waldron

Travail,
espoir et
honnêteté

Kim
Waldron

2	LA PERFORMANCE
12	LES DÉBUTS
22	LES PREMIÈRES RENCONTRES
34	LES ANNÉES DIFFICILES
48	LES DÉPARTS
62	L'IMMIGRATION
74	LE TRAVAIL
86	LA LOGISTIQUE
98	LA MATERNITÉ
109	REMERCIEMENTS DE L'AUTEURE
110	LÉGENDES POUR LES PHOTOS

CHAPITRE UN

LA PERFORMANCE









LA PERFORMANCE

JE N'AI PAS CONNU ma grand-mère paternelle, Virginia Bacon. À l'époque de l'inauguration du Radio City Music Hall dans les années 1930, elle était une *Rockette* et possédait fièrement sa propre compagnie de danse à New York. Selon ma mère, quand ma grand-mère avait de la visite, elle sortait son coffre aux souvenirs. Il renfermait toutes sortes de trucs datant du temps où elle dansait. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de ma grand-mère paternelle : en regardant les nombreuses photos qu'elle nous a laissées.

Ces images sont prestigieuses, parfois exotiques. Une rangée de femmes levant haut la jambe, en cadence; ma grand-mère vêtue de soie, penchant vers l'objectif son visage encadré par une fourrure, nous charmant de son sourire éclatant. Sur un autre cliché, elle pointe un orteil vers le ciel, debout à côté d'un éléphant. Une photo plus ancienne et encore plus bizarre la montre maquillée en *Blackface*, méconnaissable.

Virginia était enfant unique. Elle a commencé à danser dès son plus jeune âge. La quantité de photos illustrant le déroulement de sa carrière laisse croire qu'elle a grandi dans l'abondance d'une enfance privilégiée. Sur les clichés, ma grand-mère apparaît à la fois soignée, multiple et théâtrale. Chaque image est soigneusement composée. Les costumes sont élaborés et les poses, éloquentes. Ma grand-mère est tout aussi photogénique quand elle est prise sur le vif : elle semble toujours prête à être immortalisée sur la pellicule.

Son glamour a quelque chose de séducteur. Ses tenues à la garçonne, son maquillage et ses poses rappellent les stars hollywoodiennes. En contemplant ses photos, je suis tombée amoureuse des apparences de son univers magnifique. Il y a une part d'idéalisme dans le lien avec sa grand-mère lorsqu'il est formé d'images qui la présentent toujours sous son meilleur jour. Le personnage fantasmatique que mon imaginaire a forgé n'a jamais été terni par la déception qu'aurait pu susciter une interaction dans la vraie vie.

Virginia a rencontré mon grand-père, Randolph, sur un bateau. Sa troupe de danse assurait le divertissement des passagers et lui, il était commissaire de bord. Plus tard, ma grand-mère a abandonné sa carrière de danseuse pour suivre son mari en Nouvelle-Zélande et l'aider à gérer des hôtels. Forte de son expérience dans le monde du spectacle, elle s'occupait des clients tandis que mon grand-père se chargeait des affaires. Mon père, ainsi que ses deux petits frères, a donc vécu les premières années de sa vie dans un établissement hôtelier. J'étais à la fin de la vingtaine quand j'ai séjourné avec lui dans un hôtel historique, à Budapest. De style Art déco, ce dernier était meublé à l'image de celui où mon père avait grandi. Lorsque nous sommes entrés dans la salle à manger, avec ses chandeliers ouvragés et ses couverts pour repas cinq services, les yeux de mon père se sont illuminés, ses épaules se sont relâchées. Je voyais dans cette lueur qu'il avait le sentiment d'être de retour à la maison.

De toutes les photographies de ma grand-mère, une ressort. Elle est au bord de la mer, sa poitrine est arquée à l'horizontale et ses seins sont visibles. Elle porte un vêtement tribal africain fait de chanvre et pourvu d'attaches en os. Étendus au maximum, ses bras forment un délicat triangle. Son corps est presque entièrement nu. Quand je regarde attentivement cette photo, je vois l'image de mon propre corps. J'ai hérité du buste et des membres fins mais musclés de ma grand-mère.

LE TRAVAIL EN CUISINE est très physique. Aux heures d'affluence, le corps est sans cesse en mouvement. La tension musculaire que produit le stress d'avoir à tout minuter à la perfection persiste, même après. Rester debout sur un plancher de béton durant un quart de travail de sept heures produit une douleur sourde dans le bas du dos.

L'été, pendant une canicule, la sueur est palpable dans l'air. On boit l'équivalent de son poids en eau. La répétition du geste de hacher et de retourner donne une brûlure au poignet après un certain temps.

À 26 ans, j'ai commencé à travailler au resto-bar Laika, sur la *Main* à Montréal. On y offrait de bons repas le midi. J'aimais beaucoup exercer ma créativité au quotidien. J'ai pris plaisir à préparer les mets avec soin, même si les clients les engloutissaient en dix minutes à peine. Mon patron, Bruno, embauchait des personnes liées de près ou de loin à l'art. Il se montrait très souple quant aux horaires. On pouvait s'absenter pour de longues périodes et il trouvait toujours le moyen d'assurer les quarts de travail. Entourée d'artistes, de musiciens et de comédiens, j'adorais cette espèce de familiarité que nous partagions tous, la plupart d'entre nous menant une double vie.

En général, j'arrivais au travail à neuf heures. Valérie, l'une des serveuses, me préparait un café au lait. En retour, je lui servais son repas à la fin de la journée. Je passais les heures suivant mon arrivée à préparer la nourriture, à tout organiser, pour qu'à l'heure du service, il ne me reste pour ainsi dire plus qu'à cuire les portions de viande et à monter les assiettes. Parfois, je commençais à recevoir les commandes dès onze heures trente. Je travaillais sans arrêt, parfois même jusqu'à quatorze heures lorsque c'était très occupé. Puis la préparation des aliments pour le lendemain et les tâches liées au changement de quart m'occupaient encore quelques heures. En cuisine, tout est affaire de préparation et de synchronisation.

Quand je travaillais en cuisine, j'avais l'habitude de sortir la langue. Je le faisais inconsciemment. Ce n'est pas vraiment approprié quand on manipule de la nourriture... quoique se lécher les babines en pensant à un plat soit somme toute acceptable. Ma posture laissait aussi à désirer. J'ai toujours été mince, un peu dégingandée, emmanchée de longs bras. Mes mouvements sont légèrement retenus, timides. Comme la cuisine du Laika était ouverte sur la salle, mes tics étaient soumis au regard de tout un chacun.

Un jour, vers onze heures, il y a eu une accalmie. Pour passer le temps, je me suis mise à bavarder avec l'équipe affectée au service. En tâtonnant distraitement mon couteau, je l'ai laissé tomber. Comme je me penchais pour le ramasser, Valérie a lâché : « Tu es très drôle, ton corps est drôle. »

Actrice de profession, Valérie avait de grands yeux ronds et des cheveux blonds, soignés et coupés au carré. Même si elle faisait de grands gestes avec les bras, son attitude m'avait toujours semblé contenue. Je pouvais sentir sa présence dans la pièce. Je connaissais peu Valérie et je ne savais trop quoi lui répondre.

— « Qu'est-ce que tu veux dire ? », répliquais-je prudemment.

— « Tu t'exprimes beaucoup par tes mouvements corporels.

On dirait une forme de comédie burlesque. »

Là, j'ai compris où elle voulait en venir. Pendant ma croissance, mes mouvements étaient empreints de maladresse. En vieillissant, je suis devenue plus à l'aise dans ma peau mais j'ai conservé une certaine gaucherie, un peu à la manière d'une vieille habitude. Mon corps véhicule ce que je ressens.

AVEC LE TEMPS, j'ai découvert qu'il était difficile de gagner décemment sa vie en exerçant le métier de chef cuisinier. Mon salaire en cuisine ne me permettait pas d'éponger la dette étudiante que j'avais accumulée durant mon bac en arts visuels. Maintenant âgée de 28 ans, j'avais par ailleurs un nouveau désir : fonder une famille. Je savais que je ne soumettrais pas mon corps de femme enceinte au stress d'une cuisine de restaurant. Bref, mes années aux fourneaux tiraient à leur fin.

À la même époque, mon père m'a donné une boîte pleine de vieilles photos qui avaient appartenues à ma grand-mère. Il y avait beaucoup de gros plans d'autres danseurs, dédiés à son intention. Un cliché montrait l'un d'eux se balançant sur une bouteille de champagne; il portait une inscription au feutre noir : « Pour Jinny, avec amour, Russell ». Pour moi, ces photos témoignaient du réseau de pairs de ma grand-mère; elles élargissaient ma compréhension des contacts sociaux qu'elle avait maintenus. Je constatais qu'elle s'était bâti une communauté artistique lui apportant un certain support.

Pendant que je continuais à chercher ma voie dans ma propre pratique artistique, j'avais intuitivement recherché la compagnie de personnes dotées de la même sensibilité que moi. Grâce à ces photos, j'ai compris que l'expérience de ma grand-mère reflétait en quelque sorte la mienne.

Je ne saurais dire avec exactitude pourquoi j'ai tourné l'objectif vers moi. À vingt ans, j'étais probablement propulsée par

une certaine dose de narcissisme. Quand j'ai commencé à m'adonner à la photographie, j'ai découvert que j'aimais l'échange avec autrui que me fournit le prétexte d'une photo. Je communique mon sens de l'humour et du théâtre par mes gestes et mes expressions faciales. Me placer dans les situations les plus diverses, puis photographier mes réactions, s'est avéré provocateur. Au début, je pensais que j'étais, tout simplement. Ma pratique artistique progressant, j'ai atteint une intensité en matière d'art scénique et de performance similaire à celle que je percevais dans les clichés de ma grand-mère.

Au début, la plupart de mes projets me terrifient. C'est dans le processus de recherche que finissent par se déterminer les actions que je performe. Dans ces moments de doute, je fais appel aux images de ma grand-mère dans son rôle de danseuse professionnelle, comme si j'avais hérité d'elle le droit de poursuivre une carrière artistique. J'admire la confiance qu'elle dégage, l'accent sur le corps et la grâce du mouvement musculaire propres à la danse. Moi aussi, j'en reviens au corps dans mes photos. Je trouve une signification aux actes que je pose et je fais confiance à la connaissance que fournit mon corps.

CHAPITRE DEUX

LES DÉBUTS







LES DÉBUTS

JE NE SAURAI JAMAIS pourquoi le passé de ma famille s'est déformé avec le temps. Les récits qu'on m'a narrés forment les histoires que je me raconte. Par exemple celle de mon arrière-arrière-arrière-grand-père, John Waldron. Parce qu'il avait volé deux mouchoirs de soie à Londres, il a été envoyé en Tasmanie, alors colonie pénitentiaire. Il était des 136 prisonniers embarqués le 22 juillet 1822 sur le *Prince of Orange*. Le bateau a atteint la terre de Van Diemen huit mois plus tard, le 22 mars 1823. Si j'en crois le dossier de mon aïeul, il était boulanger et à l'âge de 21 ans, il a été condamné à la prison pour vol.

D'après la légende familiale, à sa libération, John a épousé Elizabeth Bellord, la fille de son geôlier. Parmi les premiers à coloniser la région, Elizabeth et lui se sont installés à Launceston, en Tasmanie. Ils ont eu six enfants en dix ans. John devint négociant en farine, denrée qu'il exportait par bateau à voile. Avec le temps, il a amassé une fortune substantielle.

Mon plus lointain souvenir d'un séjour en Tasmanie remonte à mes six ans. Mon frère et moi étions partis avec mon père. Ma mère rendait rarement visite à la famille de son mari. Elle disait qu'elle avait peur de l'avion. Quand j'étais bébé, elle avait été secouée par de fortes turbulences, et ça en avait été fini pour elle des voyages aériens. J'ai toujours soupçonné que ce n'était pas vraiment ce qu'elle craignait.

Je n'aurais pu être plus loin de mon chez-moi à Montréal que je ne l'étais en Tasmanie. Dans l'intention de voir un terrain dont mon père avait hérité, nous nous sommes rendus en voiture au beau milieu de nulle part. En chemin, nous avons visité un jardin zoologique : j'y ai vu des kangourous, un ornithorynque ainsi qu'un diable de Tasmanie. La seule connaissance que j'avais de cet animal me venait du personnage des films *Looney Tunes*. La comparaison entre la créature tourbillonnante de mes souvenirs et la bête en chair et en os me paraissait étrange. Mon souvenir de la Tasmanie se teinte de quelque chose de sauvage et d'indiscipliné — à l'image de cette caricature animale. J'imagine les colons, dont mon arrière-arrière-arrière-grand-père, partir à la conquête de l'étendue sauvage, débouler à toute allure comme la créature des dessins animés et façonner le pays.

Le terrain était inhabité. Nous nous sommes arrêtés sur un chemin de terre, bordé par une forêt dense, et sommes descendus de voiture. Mon père est parti explorer les alentours afin d'évaluer la propriété. J'avais envie de faire pipi. J'ai suivi mon frère jusqu'à un endroit en retrait de la route. C'était la première fois que j'avais besoin d'aller aux toilettes en plein bois. Je ne savais pas comment m'y prendre, alors j'ai décidé d'imiter mon frère. Je l'ai regardé déboutonner son pantalon, puis arquer le ventre : un jet d'urine a atterri sur le sol devant lui. J'ai voulu en faire autant. J'ai baissé ma culotte de coton à fleurs pastel et j'ai commencé à uriner... sur moi. Embarrassée par mon erreur de calcul, je me suis mise à sangloter.

Mon père n'était pas doué pour les brouilles de notre éducation. Les choses se sont mieux passées quand j'ai été assez vieille pour cuisiner, nettoyer et, en général, prendre soin de ma personne lors de tels voyages. Ce jour-là, comme il n'avait pas prévu de vêtements de rechange, je suis restée dans mon pantalon imbibé d'urine pendant des heures. Aujourd'hui encore, je me rappelle la sensation de brûlure et d'humidité sur mes jambes.

Mon père descend d'une longue lignée de médecins, d'avocats et d'hommes d'affaires. Mon arrière-arrière-grand-père, James Bellord Waldron, était procureur à la Cour suprême. Les terres qu'il avait acquises en Tasmanie ont accru sa fortune. Ma famille possède deux grands portraits à l'huile de sa femme et de

lui, peints à la fin du XIX^e siècle, qui attestent leur richesse. Quand j'étais enfant, ces tableaux m'effrayaient. Représentés sur fond noir, mes aïeux semblaient rigides et austères. Je sentais leurs yeux qui me suivaient dans l'obscurité.

Mon grand-père, Randolph Vivian Eustace Waldron, et ma grand-mère, Virginia Bacon, décidèrent de quitter la Tasmanie. Ils voulaient se lancer dans l'hôtellerie. Ils s'établirent à Christchurch, en Nouvelle-Zélande, où ils élevèrent leurs trois fils. On dit qu'en Nouvelle-Zélande, il y a plus de moutons que d'humains et que la navigation tient du rite de passage. Fidèle à cet héritage, le rôti d'agneau est l'un des seuls plats que mon père sait cuisiner. De plus, il possède un voilier depuis bien avant ma naissance dont il se sert quand il séjourne à son chalet sur le lac Champlain. Là, il y a aussi un petit service de porcelaine provenant de l'hôtel qu'avaient ses parents. Les tasses et les soucoupes sont plus petites que des tasses à café ordinaires. Elles portent l'emblème de l'hôtel Cromwell, vestige d'un temps où les voyages étaient réservés aux mieux nantis.

Médecin de profession, mon père est homme de peu de mots. Il a les yeux bleus, un regard bon et embué. Avec ses patients, il est généreux de son temps. À l'époque où il faisait son chemin à Montréal, loin de sa terre natale, mon père était toujours plein d'espoir quant aux possibilités qui s'offraient à sa famille et à lui. Doté de multiples talents, il nous a encouragés, mon frère et moi, à poursuivre des études supérieures et a pourvu à nos besoins financiers.

Ma mère vient d'un tout autre milieu. Mon grand-père, Asa Boler, travaillait dans le secteur de la construction aux États-Unis. Femme au foyer, ma grand-mère, Margaret Boler, n'avait pas terminé l'école secondaire. Ma mère et mon père nous ont caché, à mon frère et à moi, cette information — du moins jusqu'à ce que nous vieillissions. Nous fréquentions l'école privée, et ils ne voulaient pas attirer l'attention sur les différences entre leurs familles respectives.

Je crois que la vie était dure chez ma mère. Pendant quelques années, son frère et elle ont habité dans une roulotte. La maisonnée déménageait souvent, et ma mère a changé d'école à plusieurs reprises. En dernière année du secondaire, elle a vécu chez sa tante.

Je n'ai jamais rencontré le père de ma mère; je ne le connais que par les quelques photos qu'elle a conservées. Sur ces

clichés, il paraît grand et en bonne forme. Vêtu d'un tee-shirt blanc et d'un pantalon de travail, il porte les cheveux en brosse et des lunettes à monture foncée. Un jour, un proche parent m'a laissé entendre qu'il buvait beaucoup. Il y a quelques années, quand j'ai répété ces dires à ma mère, elle les a niés catégoriquement. C'est fréquent dans ma famille : les perceptions diffèrent radicalement d'un membre à l'autre. Le mystère s'est récemment débrouillé lorsque j'ai rendu visite à ma grand-tante Ada pour lui présenter mon fils nouveau-né.

Tante Ada a une peau parfaite et des cheveux argentés, bouffants et coupés au carré. Elle porte toujours du rouge à lèvres rose, une blouse impeccable et un pantalon ajusté. Elle dégage un parfum de fleurs, et sa maison est propre comme un sou neuf. Mon mari, Jean-Michel, et moi l'avons visitée en compagnie de mes parents. Thomas, mon fils, avait huit mois; je me souviens de m'être sentie très mal à l'aise, car il bavait beaucoup sur le tapis tout propre. À répétition, mais sans grand succès, tante Ada lui essayait le bec avec un mouchoir de papier.

Elle nous a raconté la rencontre de mes grands-parents. Ma grand-mère travaillait dans une confiserie où mon grand-père achetait souvent des bonbons à la menthe pour dissimuler son haleine d'alcool. Tante Ada nous a ensuite expliqué que mon grand-père cachait une bouteille de bourbon dans l'armoire à pharmacie — là où l'on range habituellement le rince-bouche. Or, ma mère n'a jamais vraiment admis qu'elle nous avait donné une tout autre description de son père. J'étais contente de savoir que tout cela n'était pas que le fruit de mon imagination.

Mon grand-père est décédé des suites d'un anévrisme cérébral à la fin des années 1970. Ma grand-mère lui a survécu vingt-cinq ans. De tous mes grands-parents, c'est avec elle que j'ai passé le plus de temps quand j'étais enfant. Lorsque nous lui rendions visite à Winchester, dans le Kentucky, j'allais au catéchisme à l'église baptiste locale; grand-maman y était bénévole. Elle nous concoctait du poulet frit maison, des crêpes que nous nappions de sirop Aunt Jemima et, à Noël, des bonbons à la tire. Elle faisait elle-même ses conserves de légumes. Je dormais dans son lit et mon frère, sur le canapé. Mes parents, eux, s'installaient dans la chambre d'amis. Pendant qu'elle se préparait pour aller au lit, ma grand-mère rotait

bruyamment. On se sentait à l'aise quand on était près d'elle, et j'aimais ça. Chaleureuse, elle avait un rire sonore et communicatif.

Ma mère a hérité son sens de l'humour de sa mère. Originaire du Kentucky et infirmière diplômée, elle est tout sourire, tout charme du Sud. Elle aime le quotidien des salles d'opération, les mots d'esprit qu'elle échange avec ses collègues. Bien qu'elle ait officiellement pris sa retraite, elle continue de travailler à l'Hôpital de Montréal pour enfants. À 20 ans, avec son propre argent, elle a acheté sa première voiture : une MGB décapotable anglaise verte avec un volant en bois. Elle a toujours insisté pour que mon frère et moi travaillions afin de nous offrir ce que nous voulions.

Atterrie au Canada voilà plus de quarante ans, ma mère est restée Américaine dans l'âme. Les émissions de télé états-uniennes et le chalet de mes parents sur le lac Champlain, dans le Vermont, l'aident à maintenir ses liens culturels. Dans les moments plus sombres, quand elle est aux prises avec le froid et ces hivers qui n'en finissent plus, elle qualifie avec désinvolture le Québec de « trou du cul de l'univers ». Ma mère a toujours eu de la facilité à exprimer ce qui la tracasse.

JE ME SUIS TOUJOURS sentie tiraillée entre les deux univers — l'aisance d'un côté, les difficultés financières de l'autre — qui composent mon héritage culturel. J'ai parfois le sentiment que mes parents se tiennent en équilibre aux deux extrémités d'une corde raide, et que le fossé qui les sépare est impossible à combler. Par mon éducation, je suis à cheval entre ces deux mondes. Les leçons que j'ai apprises de chacun de mes parents ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui.

Si mon père m'a encouragée à étudier à l'université et à faire carrière dans le domaine des arts, c'est notamment parce que ma grand-mère a été danseuse. Sa conviction de l'importance des études supérieures m'a permis, pendant ma formation universitaire, de m'exposer aux idées nouvelles et de prendre le temps de réfléchir. Par ailleurs, je crois que ma capacité de survie en tant qu'artiste découle de l'insistance de ma mère sur la nécessité de travailler pour acquérir des biens. Il n'existe pas de solution toute faite qui s'offre d'emblée à qui cherche un moyen de financer sa création artistique. Avec les années, j'ai appris à aborder de manière plus holistique l'interrelation de ma pratique artistique avec ma vie de travailleuse.

Sans la certitude, acquise de mon père, que les idées valent qu'on les approfondisse, sans l'assurance, héritée de ma mère, que le travail est source de sécurité, je ne serais pas en mesure aujourd'hui d'exister en tant qu'artiste.

CHAPITRE TROIS

LES PREMIÈRES
RENCONTRES











LES PREMIÈRES RENCONTRES

J'IGNORE LES CIRCONSTANCES exactes qui ont fait de Montréal, au Québec, mon lieu de naissance. D'ailleurs, je ne sais pas davantage comment les chemins d'une Américaine et d'un Néo-Zélandais ont pu se croiser, puis les mener à émigrer au Canada et à y fonder une famille. Après la naissance de notre fils Thomas, mon mari, Jean-Michel, et moi sommes allés le présenter à ma parenté dans le Kentucky. Pendant ce voyage, nous avons décidé de passer une journée à Cincinnati avec mes parents. Jean-Michel et moi trouvions géniale l'idée de visiter le lieu de leur rencontre. Je pensais aussi que ma mère et mon père seraient plus enclins à parler du temps de leurs amours naissantes. Tandis que nous roulions dans la ville et ses collines pittoresques, ma mère était, cette journée-là, d'une humeur massacrante. Soudain, elle s'est mise à proférer des grossièretés sur les femmes que mon père voyait du temps où il vivait ici. De toute évidence, elle n'avait nulle envie d'un pèlerinage dans le passé.

Quand on les interroge sur leurs premières rencontres, mes parents semblent toujours réticents à donner des détails. Plutôt que de livrer leur impression initiale, ils s'en tiennent à des événements et à des faits. À mon avis, s'il leur est difficile d'évoquer leurs débuts et l'affection qu'ils éprouvaient alors l'un pour l'autre, c'est à cause de la tournure qu'a fini par prendre leur relation au fil du temps.

Voici ce que je sais. Mes parents se sont connus au mariage d'un résident en médecine et d'une élève-infirmière. L'événement

avait lieu quelque part dans l'Ohio, non loin de Cincinnati. Le garçon d'honneur du marié avait invité ma mère. Selon elle, ce jeune homme paraissait bien, mais était très ennuyeux. Mon père faisait partie d'un groupe d'internes célibataires. Tout le monde l'appelait *The Aussie* (« l'Australien ») : à l'époque, personne ne se souciait de différencier un Australien d'un Néo-Zélandais. Étudiante en sciences infirmières, ma mère vivait dans une résidence universitaire à Cincinnati. Elle avait, ce soir-là, un travail à rédiger, et mon père a offert de la ramener en voiture. Les copines de ma mère étaient mécontentes qu'elle ne les accompagne pas après la noce à une réception donnée par une association d'étudiantes. Un jour qu'elle me racontait cette anecdote, ma mère a marqué une pause avant de préciser : « Sur le coup, j'ai pensé qu'il serait plus intéressant de me faire reconduire par Jim. » Mon père était plutôt réservé, et je crois qu'elle le trouvait un peu mystérieux. Au dire de ma mère, quand elle a mieux connu mon père, elle n'a pas fait de grandes découvertes ni eu droit à d'étonnantes révélations. En effet, il est simplement tel qu'il se présente à vos yeux. Lorsqu'elle a lié connaissance avec la famille de son prétendant, elle a d'abord cru qu'elle en apprendrait davantage sur lui. Aujourd'hui, quand ma mère relate ce voyage en Nouvelle-Zélande que mon père et elle ont effectué avant leur mariage, elle dit que tout le monde l'avait bien aimée, que c'était réciproque et que son impression de mon père s'était confirmée.

De quoi mes parents ont-ils parlé durant le trajet en auto? Qu'ont-ils pensé l'un de l'autre? Ils n'ont jamais donné de précisions. L'histoire veut que mon père ait emprunté la bretelle de l'autoroute à contresens, ce qui l'a obligé à faire marche arrière — à la grande frayeur de ma mère. Débarqué depuis à peine un an en Amérique, il ne devait pas être habitué à conduire du côté droit de la route.

La mère de mon père était native des États-Unis. J'imagine que cela explique les affinités de ce dernier avec la culture américaine et aussi avec ma mère. De la même manière que j'ai moi-même l'impression d'être liée aux Néo-Zélandais, aux Australiens et à tout Américain qui s'exprime avec un fort accent du Sud. Un jour, un vieux sénateur républicain du Kentucky parlait à la télé des politiques qu'il soutenait. Mes opinions n'auraient pu être plus éloignées des siennes. Pourtant, sa voix aux douces inflexions

avait quelque chose de réconfortant à mes oreilles. Elle me rappelait la cordialité de ma parenté au Kentucky.

J'ai entendu une seule fois la voix de ma grand-mère : sur un enregistrement que mon oncle John m'a fait écouter. À 18 ans, j'ai séjourné à Christchurch, en Nouvelle-Zélande. J'ai passé un mois chez cet oncle et sa femme, ma tante. Leur maison, qu'il avait lui-même bâtie, était juste à côté de celle où mon père, mon oncle John et leur frère George ont grandi. Ce jour-là, debout devant la fenêtre arquée, mon oncle et moi regardions le logis de son enfance. Grâce à la bonne qualité des enceintes acoustiques et à leur emplacement dans la pièce arrondie à aire ouverte, la voix de ma grand-mère nous entourait. Cette personne qui m'était pour ainsi dire étrangère occupait soudain tout l'espace. J'ai eu l'impression que mon aïeule était là, qu'elle s'adressait à moi.

Je me suis alors rendu compte que j'avais toujours pensé à ma grand-mère comme à une Néo-Zélandaise. Mais à entendre ses intonations chaleureuses, aimables, je lui trouvais nettement l'accent américain. Elle racontait les raisons du déménagement de la famille paternelle à Christchurch, ville de province au climat tempéré. Je ne m'étais jamais arrêtée à ce que pourrait être sa voix. J'ai découvert avec étonnement que je l'avais associée à celle de mon père et des membres de sa famille en Nouvelle-Zélande. Cet enregistrement a transfiguré mon imaginaire. Pour la première fois, j'ai vu des similarités entre ma grand-mère paternelle et ma propre mère. Ainsi, l'une et l'autre ont tracé leur voie dans un nouveau monde, à la culture et aux coutumes différentes.

Mon père avait décidé de s'installer à Cincinnati parce que sa mère y avait grandi et qu'elle avait encore de la famille dans la région. Partie d'Allemagne, mon arrière-grand-mère paternelle est arrivée à Cincinnati juste avant la Première Guerre mondiale. Mon père ne sait presque rien de son héritage allemand. Il n'a pas connu ses grands-parents. Comme bien des immigrants aux États-Unis en ce temps-là, les siens espéraient entamer une nouvelle vie. Ils ont donc choisi de ne pas divulguer grand-chose de leur passé. Dans la famille Waldron, certains supposent que mon arrière-grand-mère était juive. À la voir en photo, je crois bien que c'est le cas. Par contre, d'après mon père, ma grand-mère n'aurait jamais mentionné quoi que ce soit à ce sujet.

Ce jour où mon père a raccompagné ma mère en voiture, ils ont probablement échangé leurs numéros de téléphone. En guise

de premier rendez-vous, ils ont assisté à une course automobile — les *500 Miles* d'Indianapolis. À ce qu'il paraît, ma mère était contrariée : mon père ne l'y avait invitée qu'après avoir essayé le refus d'une autre jeune fille. Quand ma mère se remémore cette époque, elle semble toujours douter quelque peu des intentions de mon père. Elle raconte par exemple que, pratiquant alors des accouchements, il entretenait une liaison avec une de ses patientes. Selon une autre anecdote, l'appartement de mon père servait de lieu de rencontre à des internes mariés et à leurs maîtresses.

Cela dit, ma mère devait bien être prête à plonger dans l'inconnu pour les beaux yeux de mon père. La première année de leurs fréquentations, elle a dû retourner au Kentucky pour y travailler. Elle habitait à quelques heures de route de Cincinnati ; le week-end, elle s'y rendait en voiture afin de voir mon père. L'année suivante, ce dernier a déménagé à Montréal afin de se spécialiser en ophtalmologie à l'Université McGill.

À L'ÂGE DE 14 ANS, mon père s'était noué d'amitié avec un voisin, Guy Daignault. Cet ancien membre de la marine marchande canadienne avait déserté son navire en Nouvelle-Zélande. Là, il était tombé amoureux d'une Néo-Zélandaise qu'il avait épousée et avec qui il avait eu quatre enfants. À force de discuter avec Guy et de lire *La Presse*, le quotidien montréalais que celui-ci recevait à son domicile de Christchurch, mon père s'est épris de la langue française. Au final, cette amitié l'a conduit à faire une mineure en études françaises. Par la suite, mon père a présenté une demande d'admission à l'Université McGill. Un an avant d'y entrer, il a fait un voyage à Montréal lors duquel il a visité *Expo 67*. C'était la ville la plus moderne qu'il avait jamais vue, une cité futuriste. Des tunnels brillamment éclairés et des autoroutes surélevées lui permettaient de se rendre vite et partout en auto.

Chaque fois que j'ai vu Guy, il tenait une bière à la main. Envahie par la fumée de cigarette, sa maison était garnie d'un tapis à poil long. Dans le salon, une étonnante peinture à l'huile le représentait torse nu. Plus tard, Guy est devenu le partenaire d'affaires de mon grand-père; il le secondait dans l'exploitation de ses hôtels. Lorsque nous séjournons en Nouvelle-Zélande, mon père se rend chez lui le matin pour prendre le *breakies* (terme du

lexique paternel qui signifie « déjeuner »). Guy a quatorze frères et sœurs; la plupart vivent toujours dans la région montréalaise. Quand mon père s'est installé à Montréal, ses liens avec les membres de la famille élargie de Guy ont dû lui être utiles. Dans mon enfance, j'ai rencontré à quelques reprises l'une des sœurs de Guy. Religieuse, elle habitait dans un couvent à l'angle de l'avenue Atwater et de la rue Sherbrooke. Lors de ma dernière visite, elle m'a donné du papier à lettres imprimé par ses soins d'un motif de canards.

Je peux concevoir que mon père, ayant été ami avec Guy, se soit senti en terrain familier à Montréal. Par contre, il m'est plus difficile d'imaginer les sentiments qui ont précipité la décision de ma mère de l'y suivre. Aujourd'hui, plus de 40 ans plus tard, mes parents ne parlent pas ouvertement de leur attachement initial ni de l'affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Selon ma mère, ils ont conclu qu'elle devrait déménager à Montréal quand ils se sont lassés de poursuivre une relation à distance. Mon père fréquentait déjà l'Université McGill, et ma mère pouvait trouver un poste d'infirmière dans la métropole québécoise. Bref, elle a émigré en 1969.

En vue de ce départ, ma grand-mère a confectionné pour sa fille un manteau bien épais : ainsi, ma mère pourrait affronter, au chaud, les froids hivers montréalais. J'ai hérité de ce vêtement et je le porte encore aujourd'hui quand le mercure descend sous les moins vingt degrés. Sa lourdeur et sa solidité me réconfortent. La famille de ma mère approuvait son mariage. Mon arrière-grand-mère adorait mon père parce qu'il était médecin. À l'époque de son déménagement à Montréal, ma mère s'est rendue pour la première fois en Nouvelle-Zélande afin de visiter la famille de mon père. Elle dit que ce voyage a fait pleurer sa mère. Je suppose que ma grand-mère trouvait tous ces endroits très, très loin.

Mes parents se sont mariés après avoir cohabité environ un an — « dans le péché » comme se plaît à le souligner ma mère. Élevée dans la religion baptiste, elle était alors plus pieuse qu'aujourd'hui. Le mariage a eu lieu le 1^{er} juillet 1970 à Plattsburgh, dans l'État de New York. Deux amis ont servi de témoins aux mariés. Mon frère a vu le jour sept ans plus tard; j'ai suivi deux ans après.

Mes parents viennent d'horizons différents; voilà qui a certainement influencé ma vision du monde. Ces origines composites m'ont ouvert l'esprit, m'ont fait apprécier les nombreuses cultures

qui coexistent à Montréal. Dans ma famille, de petites préférences illustrent des perspectives variées. Ainsi, mon père étale sur ses rôties de la *Marmite* (une tartinade à base de levure) et souligne les occasions par un souper dans un hôtel chic. Ma mère elle, en voyage à l'étranger, ne manque pas d'aller manger chez McDonald's : elle n'en revient pas à quel point le goût est le même qu'aux États-Unis. Ma mère et mon père abordent presque tout différemment. J'ai dû apprendre à trouver ma place entre les deux. L'obligation de concilier des points de vue divergents a encouragé chez moi le développement de qualités telles que l'ouverture et la tolérance. Pour des raisons similaires, j'aime vivre dans une communauté multilingue. Je trouve stimulant d'avoir à négocier avec un si grand nombre de cultures dans la ville que je considère comme mon chez-moi. Ma vision du monde s'en trouve sans cesse élargie.

CHAPITRE QUATRE

LES ANNÉES DIFFICILES











LES ANNÉES DIFFICILES

MA MÈRE ET MON PÈRE ont pris soin de leurs deux enfants avec amour. Vivant loin de leur parenté, ils nous ont placés, mon frère et moi, au cœur de la vie familiale. Au début, nous habitons à l'angle des rues Gladstone et Tupper, à la limite des villes de Westmount et de Montréal. Ces années de mon enfance ont été heureuses. Ma mère avait quitté son travail d'infirmière pour s'occuper de nous à la maison. Nous passions des étés sans soucis à notre chalet sur le lac Champlain. Nous célébrions les Fêtes avec la famille dans le Kentucky ou en Nouvelle-Zélande. Ou bien, nous rendions visite à des amis à Toronto.

La décision de mon père de convertir la résidence familiale en immeuble de bureaux a contribué à agrandir le fossé entre ma mère et lui. J'étais adulte et je pratiquais mon art quand mon père m'a révélé ceci : il avait concrétisé un rêve en réalisant ce projet créatif que constitue la conception d'un bâtiment. Mon père a toujours manifesté des aptitudes pour le dessin et la peinture. Durant ses études en médecine, il avait reproduit, grandeur nature, une œuvre du Douanier Rousseau : *Le rêve*. Encore aujourd'hui, cette toile est suspendue dans le salon de mes parents, au-dessus du canapé.

Afin de libérer l'espace qu'exigeait le projet architectural de mon père, nous avons prévu de déménager — toujours à Westmount, mais plus haut dans la montagne. Ma mère a alors recommencé à travailler à l'hôpital à raison de quelques journées par semaine.

Un jour, dans la voiture, elle nous a expliqué, à mon frère et à moi, ce qu'impliquait notre futur déménagement : d'une part, nous n'irions pas en vacances; d'autre part, il fallait désormais réduire les dépenses. J'avais alors six ans. Peu après cette conversation, je me suis mise à rafler la monnaie que je voyais traîner. Je rangeais mon butin dans une boîte, sous mon lit. Une fois, alors que je montrais mon magot à mon frère ma mère m'a surpris. Cela m'a valu de gros ennuis. D'autant plus qu'en visite chez des proches, j'avais mis la main sur des pièces américaines, néo-zélandaises et australiennes.

Quand nous avons quitté la maison de mon enfance, nous sommes allés loger temporairement en appartement. J'avais neuf ans et mon frère, onze. Pendant un an, mon frère et moi avons partagé une chambre à coucher... tout un bouleversement ! Jusque-là, chacun de nous avait eu droit à son propre espace d'intimité. Ni mon frère ni moi n'étions particulièrement heureux de la situation. Pour échapper à la vue l'un de l'autre, nous avons érigé une cloison dans la pièce au moyen de nos bureaux et de nos commodes.

L'année suivante, mes parents ont acquis une propriété avenue Montrose, à proximité des écoles privées que nous fréquentions mon frère et moi. Le stress a augmenté sitôt après notre emménagement. Dans mon souvenir, j'étais plus tranquille. Je communiquais moins avec les autres. J'ouvrais de grands yeux et j'essayais de m'adapter aux changements qui survenaient dans notre vie familiale. Dorénavant, je me rendais toute seule à l'école. J'avais pris l'habitude de quitter la maison une heure plus tôt le matin afin de travailler à mes tâches scolaires. Avant l'arrivée des autres élèves en classe, je disposais d'un moment de calme, d'un espace paisible, loin de toute tension. Pour moi, prendre ainsi de l'avance avait quelque chose de rassurant.

Avec le recul, j'ai compris que ce n'est pas la construction de l'immeuble de bureaux qui a provoqué la mésentente de mes parents. Tenant davantage du fossé symbolique, cette grosse masse de béton et de bois a plutôt accentué la tension qui régnait déjà entre eux et attisé leurs disputes. Mon père désirait s'enrichir. Il souhaitait avoir plus de temps à consacrer à ses loisirs et à ses tournées familiales en Nouvelle-Zélande. Ma mère, elle, avait une profonde méfiance

à l'égard des placements et du risque. Elle préférait la transparence et la fiabilité d'un salaire versé régulièrement.

À douze ans, j'ai commencé à me distancier de ma famille. C'était le début des années quatre-vingt-dix. J'étais moralisatrice, influencée par la tendance au « politiquement correct » et aux principes d'égalité. J'adorais aller danser. C'était une sphère où je pouvais me défouler. J'attendais avec impatience les soirées que le YMCA organisait les vendredis. Un soir, sur *Let Your Back Bone Slide*, j'ai rencontré un garçon. Il s'appelait Liam Mayes. Nous avons dansé un slow. Je me rappelle l'odeur de sa nuque en sueur. Avec sa bande, il a assisté à une pièce de théâtre qui était donnée à mon école et dans laquelle je jouais. Ses amis faisaient tout un plat parce que Liam et moi, nous nous aimions bien. Ma mère, qui était elle aussi dans l'auditoire, a entendu leurs bavardages. C'est ainsi qu'elle a su que Liam et moi nous intéressions l'un à l'autre. Quelque temps après ma performance, un jour que ma mère recevait son amie Janis dans la véranda, elle m'a demandé : « Que fais-tu avec ce Noir ? » Sans même prendre le temps de réfléchir, j'ai tendu le bras et je l'ai giflée.

Quand je repense à cette période, je suis encore étonnée de mes actes. J'étais alors absolument convaincue que j'en savais plus que mes parents. Le racisme inhérent du commentaire de ma mère m'avait enhardie. Ma conduite me semblait au-delà de tout reproche. Je ne m'interrogeais nullement sur ce comportement indéfendable : donner une claque à ma mère. J'étais trop occupée à la juger, me fondant sur les différences entre son héritage américain et la culture d'acceptation qu'on m'inculquait au Canada.

En toute justice, je dois dire que ma mère a grandi dans un milieu bien différent du multiculturalisme montréalais. À l'occasion d'un séjour au Kentucky, j'ai visité Winchester avec ma tante Betty Jane. Elle a attiré mon attention sur le quartier noir de la ville. Jusque-là, je n'avais pas remarqué que les passants que je croisais dans la rue ou au centre commercial étaient tous de race blanche. Lorsqu'elle m'a pointé le secteur afro-américain, j'ai soudain constaté que des traces de ségrégation persistaient. Quand j'étais enfant, ma grand-mère Boler utilisait le terme « nègre » pour parler d'une personne à la peau noire. Elle l'employait comme s'il s'agissait d'un mot ordinaire, dénué de la dureté et de la cruauté que j'y associais. Un jour, j'ai entendu un enregistrement que mon frère avait fait dans le cadre d'un

travail scolaire. Alors âgé de dix ans, il interviewait grand-mère Boler sur Noël. Au cours de l'entretien, mon aïeule expliquait qu'autrefois, les gens avaient l'habitude aux Fêtes de confectionner des friandises recouvertes de chocolat, et que ces douceurs étaient surnommées *nigger toes* (« orteils de nègre »). Elle enchaînait par une mise en garde : les temps avaient changé, et on ne disait plus « nègre » pour désigner un Noir.

MA RELATION AVEC mes parents s'est détériorée durant mon adolescence. Je ne leur exprimais plus mes pensées, ni mes sentiments. Au bout du compte, j'ai tout simplement cessé de participer à la vie familiale. Ces années-là, seuls mes amis m'importaient. Tandis que je prenais mes distances, ma mère a commencé à se méfier de moi. Elle m'imposait des règles plus strictes. Elle m'avait constamment à l'œil. En réaction à cette surveillance, je ne disais pas toujours franchement à mes parents où j'allais ou ce que je faisais. J'avais l'impression qu'ils ne m'accordaient pas l'espace dont j'avais besoin pour apprendre à être moi-même.

J'avais quatorze ans quand ma mère a couché sur papier l'historique de mes agissements répréhensibles. Le titre du texte, *Kimma's History*, faisait référence à un surnom péjoratif que mon frère et elle me donnaient : *Princess Kimma*. Quand ma mère m'a remis ce récit, j'ai été mortifiée. Je ne voyais rien de problématique dans mes actes — du moins rien d'aussi grave qu'elle le prétendait. J'ai vu dans son geste la preuve qu'elle était une mauvaise mère : pour moi, de bons parents ne dressaient pas de listes des manquements de leurs enfants.

Avec vingt ans de recul, la relecture du document m'apporte une autre vision des choses. Je comprends que ma mère était tourmentée d'inquiétudes normales à propos de sa fille, une adolescente s'isolant de sa famille. Outre ces préoccupations, elle semblait craindre la perception qu'avaient les gens de nos rapports familiaux et de ses actions à elle. Un jour, ma mère m'a dit qu'elle avait noté tout cela au cas où quelque chose m'arriverait. Si un horrible drame survenait, son récit tiendrait lieu de dossier et permettrait de retracer le fil des événements.

Dans *Kimma's History* transparaissent les sentiments d'une personne blessée et en colère. Les anecdotes suivantes se sont produites à l'automne de 1993. Ma mère écrit :

« Le mois dernier, un dimanche, Kim a parlé avec son père. Elle lui a dit qu'elle détestait Maman, mais qu'elle n'avait rien contre son frère et lui. Jim m'a répété leur conversation. Je sens qu'il est temps que Papa se charge de communiquer avec « elle », de lui accorder ou de lui refuser les permissions. Bien que blessée, je comprends que j'ai hérité du rôle de l'autoritaire et que ça explique en partie pourquoi elle m'en veut tellement. À Jim maintenant de goûter le plaisir qu'il y a à imposer la discipline. Dorénavant, Kim devra obtenir le feu vert paternel pour tous ses projets et activités.

~

La démarche se réduit à des appels téléphoniques : Kim dit à son père où elle va et quand elle rentrera. D'ailleurs, elle a reporté son couvre-feu à minuit. Jim ne semble s'informer que rarement de la présence ou de l'absence des parents. Par contre, il obtient le numéro de téléphone où joindre Kim. Cette dernière n'échange quelques mots avec sa mère que si elle a une demande à formuler. Situation très déplaisante, marquée par l'indifférence. Je me sens tellement exploitée.

~

Elle continue à lui mentir. Je dois le dire à Jim. J'ai l'impression de n'exercer aucune influence. Je sens que tout va de plus en plus mal.

~

Samedi soir. Jim et moi allons souper au restaurant avec des amis. À 19 heures — nous partons dans une demi-heure — , elle me demande si sa copine peut dormir à la maison. Je lui réponds

que je ne peux pas lui donner la permission, que son père reviendra bientôt du chalet. La mère de l'amie en question est au téléphone : elle veut s'assurer de notre présence à la maison. Je dois lui dire que non, nous n'y serons pas. Jim me dépose au restaurant, puis retourne à la maison. Il découvre alors que Kim et son amie n'avaient pas l'intention de rester chez nous de toute façon. Le père de l'autre fille vient le rejoindre; cellulaire à la main, ils parcourent le voisinage pour dénicher ces demoiselles. Quand nos amis et moi arrivons à la maison, Jim est toujours à la recherche de Kim. Il fait des appels à gauche et à droite pour la retrouver. En fait, les filles étaient chez les Shapiro, mais leurs pères ne les ont pas vues quand ils sont passés par là. Cette soirée restera impunie. »

Rétrospectivement, il m'apparaît que la solution ne résidait pas dans le laxisme dont mon père faisait preuve. Je me rappelle la peur que j'éprouvais à me retrouver finalement libérée des contraintes imposées par ma mère. Soudain, mes parents n'étaient plus là : je mesurais le danger auquel peut s'exposer une ado de quatorze ans. J'avais encore besoin d'être encadrée, d'être protégée... même si je percevais les directives de ma mère à l'époque comme une forme de domination.

Durant cette période orageuse, j'ai décidé de quitter l'école privée pour filles que je fréquentais et de mettre un terme à presque toutes les relations que j'y avais nouées. J'ai choisi d'étudier dans une école alternative du centre-ville, l'école secondaire MIND (acronyme de *Moving In New Directions*, « prendre une nouvelle orientation »). Celle-ci accueillait aussi bien des surdoués que des enfants qui jouaient leur dernière chance. À MIND, j'ai découvert un univers qui transcendait les limites de mon éducation privilégiée. J'y ai en outre rencontré celle qui allait devenir ma grande amie : Alie. Sa famille tout entière m'a prise sous son aile. La mère d'Alie, Louise, était non seulement une artiste, mais également une excellente cuisinière. C'est elle qui m'a encouragée à étudier en arts visuels et qui m'a enseigné les rudiments de la cuisine.

Alie a été témoin des répercussions de ces années de tension. Le jour de mon mariage, lorsqu'elle a revu ma mère, elle a remarqué sa bonne mine. Elle avait oublié à quel point ma mère était amusante. Alie a pensé tout haut : « Pourquoi était-ce si difficile entre vous deux quand tu grandissais ? » Puis, Alie m'a expliqué l'impression qu'elle en gardait : quelles que soient les épreuves que ma mère traversait alors, elles faisaient un mélange détonant avec mes conflits intérieurs. Considérer la situation de cette façon, c'est-à-dire plutôt une mésentente passagère qu'un désaccord fondamental, s'est avéré utile.

Tout au long de mon adolescence, j'étais complètement rongée par le besoin de me définir par antithèse à ma famille. À vrai dire, ma mère et moi nous ressemblons plus que je veux bien l'admettre. J'ai hérité de son esprit combatif, de son entêtement et de sa grande force de volonté. D'un autre côté, j'ai dans mes gènes la timidité et la réserve de mon père, de même que son aptitude à prendre des risques et à résoudre les problèmes. Je n'ai pas toujours su concilier ces influences contraires. Mais avec le temps, j'ai appris à intégrer ces caractéristiques dans un tempérament bien à moi. Combinées, elles sont devenues des forces.

CHAPITRE CINQ

LES DÉPARTS











LES DÉPARTS

IL ME SEMBLE que petite, je cherchais constamment le moyen de quitter Montréal. À six ans, j'ai d'ailleurs fait ma valise. Ce jour-là, j'étais en colère, mais je ne sais plus pourquoi. Je suis allée me cacher dans le cagibi, sous l'escalier menant à la porte arrière de la résidence familiale. Située dans un quartier commercial, près de la rue Sainte-Catherine, la maison était bordée d'une ruelle et de trois grands stationnements. J'étais bien trop poule mouillée pour véritablement partir où que ce soit. Périodiquement, j'entendais ma mère ouvrir la porte arrière et m'appeler. Le temps passant, sa voix exprimait une inquiétude croissante. Dans mon enclos en lattes de bois, entourée de mes petites affaires, je me sentais bien. Être à proximité de la maison et simultanément séparée d'elle procurait, en mon for intérieur, un sentiment de satisfaction. Ma colère s'est dissipée.

J'ai fini par me lasser d'être sous l'escalier, je suis sortie de ma cachette. J'ai retrouvé ma mère dans la maison. Elle était contrariée, mais soulagée : j'étais rentrée; mieux, je n'étais allée nulle part.

Au secondaire, j'ai décidé que j'exercerais plus tard le métier de pilote. D'une part, j'avais depuis toujours un don inné pour les sciences. D'autre part, quand j'envisageais les possibilités de carrière, j'étais plutôt attirée par celles qui donnaient l'occasion de voyager. J'ai donc voulu poser ma candidature dans une école

de pilotage subventionnée, à Chicoutimi. Je me renseignais sur l'établissement quand un ami m'a présenté l'un de ses copains, Hamid Zaidi, qui désirait fréquenter la même école. En vue de l'examen d'entrée, Hamid avait consulté divers ouvrages. Il me les a donnés.

Je me préparais depuis plusieurs mois à cette évaluation. Pourtant, j'avais attendu à la dernière minute pour régler de nombreux détails. J'ai passé la nuit à étudier et à remplir la demande d'admission. Bientôt, il a été temps que ma mère m'accompagne en voiture au lieu de l'examen. Malheureusement, certaines parties de mon dossier restaient incomplètes, et l'école a refusé d'emblée ma candidature. À cause de cette documentation fragmentaire, je n'ai même pas pu me présenter à l'examen. Mon manque de détermination à réaliser mon rêve m'accablait.

Dans le processus, Hamid et moi nous étions liés d'amitié. Lorsqu'il a entamé ses études de pilote, je suis allée le visiter à Chicoutimi. Je l'ai trouvé extrêmement tendu, stressé. Le programme se révélait très rigoureux, et les attentes étaient élevées. Un jour, j'ai appris qu'il avait décroché. Forte de son expérience, j'ai compris que la poursuite d'une carrière de pilote me confronterait à une concurrence féroce et à une exigence de perfection impossible à satisfaire. Je n'étais plus certaine que ce soit le bon cheminement pour moi.

Constatant mon vif intérêt pour la profession de pilote, ma mère a suggéré que je m'enrôle dans l'armée. Après ma naissance, elle avait veillé à garantir ma citoyenneté américaine : j'y avais droit en tant que parente par le sang. Ma mère a pris rendez-vous pour moi au centre de recrutement des forces américaines, et nous nous sommes rendues outre frontière.

Dès mon arrivée dans les bureaux de l'armée des États-Unis, j'ai eu l'impression d'avoir franchi non pas une simple frontière, mais un vaste fossé. Minuscule d'entrée de jeu, mon corps a paru s'amenuiser davantage quand j'ai saisi la main massive que me tendait l'agent de recrutement. Impeccable dans sa tenue militaire beige, il me dominait de toute sa hauteur. De mon côté, j'avais opté pour un short en jean, un petit tee-shirt rose et des sandales. L'agent m'a emmené dans une pièce à l'écart, recouverte de panneaux en faux bois. Il y avait un bureau devant la fenêtre. Nous nous sommes

installés face à face, de part et d'autre du meuble. Je m'étais affalée, et cette posture a commencé à m'embarasser. Pendant que mon interlocuteur me posait les questions d'usage, j'avais l'impression de flotter au-dessus de mon corps. Le comportement sévère de l'agent me faisait douter de mon éventuelle performance au camp d'entraînement. Tout à coup, il m'a demandé : « Avez-vous déjà pris de la drogue ? »

Je lui ai répondu franchement. J'ai décrit ma modeste expérience des narcotiques, du LSD notamment. L'entrevue a pris fin abruptement. Au dire de l'agent, quiconque avait touché à de l'acide, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, se disqualifiait automatiquement. Dehors, ma mère m'attendait dans la voiture. J'ai soudain été saisie de crainte à l'idée de devoir lui fournir des explications. La panique se lisant dans mon regard, j'ai balbutié quelque chose comme : « Devons-nous dire à ma mère pourquoi je ne peux pas m'enrôler ? » Je n'étais en réalité qu'une simple adolescente qui ne partageait rien de ses activités parascolaires avec ses parents et qui se voyait sur le point de se faire démasquer par l'armée des États-Unis. La suite des choses reste fort vague dans mon souvenir. J'ai remercié l'officier militaire de m'avoir accordé une entrevue. Puis, prête à subir les conséquences de mes actes, je me suis dirigée vers la voiture maternelle. Découragée, je me suis glissée sur le siège avant. Sans entrer dans les détails, j'ai expliqué à ma mère que je ne pouvais pas m'enrôler parce que je m'étais déjà droguée. Nous n'avons pas poussé la conversation plus loin. Du reste, nous n'avons plus jamais abordé le sujet.

Avec le recul, je peux imaginer pourquoi ma mère m'avait incitée à m'enrôler. Elle pensait que j'avais vraiment besoin que l'on me remette sur la bonne voie. J'avais prouvé qu'elle avait raison... et c'était bien là le pire.

L'IDÉE DE M'ENGAGER véritablement dans l'armée m'avait effrayée, mais j'étais heureuse d'être allée au bout de l'intimidante entrevue. Depuis, j'ai appris que c'est souvent en m'exposant, en essayant quelque chose qui ne fonctionne pas, que je trouve où se situe ma place. C'est seulement une fois partie étudier à Halifax, en Nouvelle-Écosse, que j'ai compris que mon désir de devenir pilote découlait surtout d'un besoin de m'éloigner de ce que j'avais connu.

C'était grisant de quitter le nid familial pour la première fois. J'ai adoré la sensation d'inédit qui planait autour de ce que je découvrais. J'aimais l'air salin soufflant de l'Atlantique et les couchers de soleil — roses, nets et précis. Halifax donnait l'impression d'un petit village où tout le monde se connaît. Moi, ce qui m'était familier, c'était la vie dans une grande ville, la solitude que l'on éprouve en compagnie d'étrangers. Avec sa nature conviviale, Halifax me paraissait rempli de promesses.

Je m'étais inscrite au bac à l'Université NSCAD, le Collège d'art et de design de la Nouvelle-Écosse. L'établissement attirait des étudiants des quatre coins du Canada. Dans les années 1970, il était réputé, car d'influents artistes conceptuels américains venaient, sur invitation, y enseigner et y exposer leur travail. Cet héritage subsistait quand, au tournant du millénaire, j'ai fréquenté le collège. En fait, ce legs jouait encore un rôle important dans l'afflux d'étudiants et de professeurs de tout le Canada. Pendant mon séjour à Halifax, j'ai beaucoup appris sur ce que signifie l'occupation d'un vaste territoire, marqué par d'aussi grandes distances. J'ai affiné ma compréhension des gens et des points de vue, fort divers, que l'on rencontre à l'extérieur du Québec.

Histoire de contribuer aux frais qu'entraînaient mes études, j'ai travaillé comme serveuse dans un bar, le Khyber Club, au centre-ville de Halifax. Une nuit, après notre quart de travail, mon patron et moi prenions un verre. Il m'a alors raconté comment l'Université NSCAD avait atteint une renommée internationale. À la fin des années soixante, un artiste au début de la trentaine, Garry Neil Kennedy, a réussi, en bluffant, à se faire nommer recteur. Jusque-là, l'Université NSCAD avait privilégié les formes d'art traditionnelles : le dessin, la peinture et la sculpture. Situé dans une ville provinciale, loin des grands centres urbains, l'établissement suscitait peu d'intérêt. À en croire la description de mon patron, Kennedy était le type à prendre des risques. Quand l'homme s'est retrouvé à la tête de l'école, il a entrepris de renvoyer les professeurs plus âgés et de recruter du sang neuf.

La proximité immédiate de la campagne constitue l'une des caractéristiques les plus remarquables de Halifax. En effet, il suffit d'à peine 20 minutes en voiture pour se rendre du centre-ville à la mer. Pour attirer les candidats au professorat, Kennedy leur faisait

miroiter le double avantage d'habiter en milieu rural et de travailler dans une petite ville. Il a sollicité — et obtenu — la collaboration d'artistes influents venus de l'horizon de l'art conceptuel. Dans la foulée, il a radicalement redéfini la formation qu'offrait l'Université NSCAD. Il a notamment instauré un système d'évaluation binaire — réussite ou échec — afin d'insister sur le fait qu'en éducation, c'est le processus d'apprentissage qui compte. Pas le résultat final.

Cette histoire ainsi que les vestiges d'une telle philosophie d'enseignement interpellaient l'adolescente aux convictions antiautoritaires qui subsistait en moi. Également fondée dans les années 1970, MIND — l'école alternative où j'avais terminé mes études secondaires — souscrivait elle aussi à une restructuration analogue de l'éducation. Selon le mouvement de pensée en vigueur à MIND, il fallait conférer plus de responsabilités aux jeunes dans les décisions relatives au fonctionnement de l'école. Dès lors, on y avait créé un conseil d'administration formé de six élèves, de trois professeurs et de trois parents.

En réalité, quand je me suis inscrite à l'Université NSCAD, l'approche progressive était désormais chose du passé. Sur le plan de la structure, le programme en arts visuels reflétait le cursus offert à n'importe quelle autre université. Au début de ma troisième année, je me suis lassée des exigences quant à la production d'une œuvre à chaque session. Certains projets demandent un temps de recherche substantiel, et je rêvais d'avoir plus de latitude pour expérimenter.

En troisième année, j'ai participé à un programme d'échanges étudiants. Durant quatre mois, j'ai fréquenté l'École nationale supérieure des beaux-arts (ENSBA), à Paris. Cette expérience s'est avérée à l'opposé de celle que j'avais vécue à l'Université NSCAD. Par exemple, il n'y avait pas de cours. On me disait de ne pas chercher à apprendre une nouvelle technique, peu importe laquelle. On me demandait plutôt d'entreprendre un projet; il me suffirait, quelques fois par trimestre, de rendre compte de mes progrès au professeur. Je disposais d'une liberté de création absolue : je pouvais concevoir et réaliser ce que je voulais, et ce, à mon propre rythme. Cette méthode m'a quelque peu déroutée — tout comme l'absence de règles paternelles m'avait perturbée.

Afin de trouver mes repères mais aussi de provoquer des rencontres avec d'autres étudiants, j'ai décidé d'assister en

tant qu'auditrice libre à un cours donné par Sophie Calle. J'avais préalablement fait la connaissance de cette artiste dans un roman de Paul Auster : elle figurait au nombre des personnages. La femme du livre optait chaque jour de la semaine pour une couleur différente, puis ne mangeait que des aliments de cette teinte pendant toute la journée. Des années plus tard, j'ai moi-même tenté l'expérience. Je travaillais alors au Laïka. J'ai concocté un plat d'orzo aux patates douces, carottes vapeur et tilapia frit avec réduction à l'orange et à la cardamome. Cependant, l'effet produit ressemblait à celui d'un artifice se manifestant dans une assiette. La personnalité singulière que suggérait dans le roman d'Auster cette habitude idiosyncratique me plaisait davantage.

Le travail photographique de Sophie Calle m'impressionnait. Je l'avais découvert dans un cours à l'Université NSCAD. L'un de ses premiers projets, *Suite vénitienne*, se composait de photographies la montrant en train de suivre, de Paris à Venise, un étranger rencontré lors d'une réception. Pourchassait-elle vraiment l'inconnu ou était-ce simplement une mise en scène? Ce n'était pas clair. Si je me suis intéressée à l'œuvre de Calle, c'est que ses photos impliquaient souvent la collaboration d'inconnus. Pendant mon séjour parisien, j'ai réalisé un projet personnel dans lequel je demandais à de purs étrangers, des hommes, de me prêter leurs vêtements et leur lieu de travail. Puis je me photographiais tandis que je faisais semblant de faire leur métier. J'établissais des parallèles entre la pratique de Calle et le projet que je menais. Je souhaitais en apprendre davantage sur son utilisation ambiguë de la fiction dans ses images photographiques.

Le cours auquel je me suis inscrite était le tout premier que donnait Sophie Calle. À la séance initiale, elle portait une robe noire sous un blazer de la même couleur, particulièrement bien coupé. Elle arborait des lunettes à grosse monture de plastique rouge vif, contrastant vivement avec ses cheveux noirs. Les étudiants étaient assis face à face autour d'une grande table. Quand le cours a commencé, Calle s'est jointe au groupe.

Elle nous a expliqué qu'elle travaillait sur un nouveau projet : elle avait demandé à un écrivain d'imaginer un an de sa vie, à elle. L'année suivante, elle se servirait de ce « roman biographique » comme d'un scénario qu'elle rejouerait. Elle nous a révélé qu'elle

avait prié Paul Auster de rédiger le texte, mais qu'il avait refusé — des considérations d'ordre éthique lui causaient un malaise. Calle avait invité l'autre écrivain en classe; il était assis à la même table que nous. Sa manière de le présenter avait de quoi susciter une certaine gêne. En effet, nous venions tout juste d'apprendre qu'il était son deuxième choix.

Après avoir assisté à une autre séance, j'ai abandonné le cours de Sophie Calle. De toute évidence, notre temps serait consacré à la réalisation de ses projets à elle. Aujourd'hui, je m'aperçois bien que je portais un jugement sur sa façon d'enseigner. Je me rappelle avoir alors pensé que son inexpérience en tant que professeur rendait peu attrayant le savoir qu'elle pouvait nous transmettre. À l'époque, je ne mesurais pas combien l'apprentissage par l'observation et la pratique peut être efficace. J'étais habituée au mode de formation que privilégiait l'Université NSCAD : tout centrer sur le projet de l'étudiant. Maintenant, je constate que ma nature impétueuse, séquelle de mon adolescence, m'a souvent fait rater l'occasion de vivre de nouvelles expériences.

MON SÉJOUR À PARIS m'a été des plus bénéfiques. Cependant, je ne puis dire comment je m'en serais tirée si j'avais étudié quatre ans à l'ENSBA. Me libérer de la prise en charge que j'avais connue à l'Université NSCAD m'avait procuré la latitude nécessaire pour développer mon approche personnelle de la création artistique. Par contre, le mentorat étroit que j'avais reçu dans cet établissement m'avait conféré le cadre qu'il me fallait après avoir quitté la maison pour la toute première fois. Tout au long de mes études, j'ai recherché l'autonomie; pourtant, je m'épanouissais à l'intérieur de certaines limites. Au bout du compte, l'expérience d'approches différentes en matière d'éducation artistique m'a aidée à trouver ma propre voie.

CHAPITRE SIX

L'IMMIGRATION











L'IMMIGRATION

EN 2008, MIHEE-NATHALIE LEMOINE m'a proposé de collaborer à un projet artistique. Elle voulait créer une œuvre photographique qui dépeindrait en quelque sorte l'envers de sa propre expérience. Née en Corée, elle avait été adoptée par des Belges. Elle entendait demander à des Coréens établis à Montréal de faire comme si j'étais leur fille adoptive et de se laisser photographier avec moi dans un pseudo-contexte familial. Elle souhaitait par ailleurs que mes parents participent au projet : ils feraient semblant de me retrouver de nombreuses années après m'avoir donnée en adoption.

L'exploration de ce genre d'autoportrait m'interpellait. Je venais tout juste de réaliser le projet *The Dad Tapes/The Mom Photographs* (« les vidéos de papa, les photos de maman ») dans lequel j'avais utilisé les photos de famille et les vidéos maison de mes parents. Pour ce projet, j'avais rassemblé tous les moments photographiés par ma mère et filmées simultanément par mon père. Composée d'une série de clips, la bande vidéo qui en avait résulté couvrait une vingtaine d'années; on y voyait inmanquablement ma mère en train de disposer les acteurs — c'est-à-dire mon père, mon frère et moi — devant l'objectif. Le projet de Nathalie me semblait l'occasion d'approfondir mes réflexions sur la nature toute construite — le caractère factice — des photos et vidéos familiales tirées des archives de mes parents. L'idée de recourir à la fiction pour décrire ma relation avec ma famille, puis de voir ce qui en ressortirait, me plaisait.

Afin de trouver une famille prête à prendre part à notre projet, Nathalie avait communiqué avec une église chrétienne. Par l'intermédiaire d'une de ses relations, nous avons fait la connaissance des Kim dans un restaurant coréen de la rue Rachel, à Montréal. Quand j'ai appris que ces gens qui voulaient bien se prêter au jeu portaient le nom de famille de Kim, j'ai été sidérée ! J'y ai vu une coïncidence extraordinaire. Dès lors, le projet s'est intitulé *Kim Kim*.

Les Kim nous ont généreusement ouvert leurs portes et invitées à diverses activités organisées par leur église. Nathalie parlait coréen avec eux et servait d'interprète. Je me sentais parfaitement à l'aise au sein de cette famille. J'aimais discuter avec le fils. Né à Montréal, il était mon cadet de quelques années. Parlant couramment anglais, il se faisait souvent le porte-parole de ses parents. Pour moi, la situation avait quelque chose de très familier : elle me rappelait ma relation avec mes parents.

D'aussi loin que je m'en souviens, mes parents ont réclamé l'aide de mon frère et la mienne. Enfant, je ne savais probablement pas comment les assister. Au début de l'adolescence, j'étais trop égocentrique. Toutefois, à quinze ans, quand j'ai changé d'école, j'ai été en mesure de leur offrir mon soutien. Ainsi, je travaillais de temps à autre comme secrétaire et commis comptable au cabinet médical de mon père. Une fois, mon père ayant attendu à la dernière minute pour retenir les services de déménageurs, je m'étais munie de l'annuaire téléphonique et j'avais appelé toutes les entreprises de déménagement y figurant. Jusqu'à ce que j'en trouve une prête à nous dépanner le jour même. Ma mère m'en fut très reconnaissante.

De toute évidence, mon expérience différait de celle de mon « frère » coréen. Néanmoins, je me reconnaissais dans sa manière de s'occuper de ses parents, de faciliter leurs interactions sociales. Venant tous deux de l'étranger, mon père et ma mère éprouvaient parfois de la difficulté à s'intégrer dans notre communauté. Leurs familles respectives vivaient au loin, aux antipodes l'une de l'autre. De plus, bon nombre de leurs amis avaient quitté le Québec dans les années 1990. Leur réseau de soutien était plutôt restreint. Ayant grandi au Canada, j'avais l'impression que je pouvais les épauler. Au fur et à mesure que je vieillissais et que ma personnalité se forgeait, je comprenais que je devais prendre soin d'eux.

Afin de rendre plus convaincante la trame fictionnelle de *Kim Kim*, nous avons prévu d'incorporer, à l'aide de *Photoshop*, ma propre image dans plusieurs photographies familiales des Kim. Un jour que je cherchais dans un album des clichés qui se prêteraient bien à ce tour de passe-passe, mon frère d'adoption m'a révélé que lui et sa famille avaient subi une perte douloureuse quelques années auparavant : son frère aîné, qui aurait eu mon âge, était décédé des suites d'un cancer. En feuilletant l'album, je découvrais de nombreuses images de ce qui avait été une heureuse famille de quatre.

Vers la fin du projet, pour les besoins de notre faux portrait de famille, je me suis rendue avec les Kim dans un studio de photographie. Père, mère et fils nous avaient généreusement consacré leur temps, et nous souhaitions les en remercier. Aussi nous les avons pris tous trois en photo et en avons tiré une grande épreuve. Quand je compare cette image au portrait nous montrant tous les quatre, les Kim paraissent plus à l'aise sur celui-ci. Peut-être étaient-ils rassurés de se trouver en présence d'une tierce personne, même d'une étrangère, et de ne pas avoir à composer avec le vide laissé par la mort de leur fils et frère. Peut-être aussi avaient-ils participé à notre projet parce qu'ils cherchaient un moyen de surmonter leur deuil. Par exemple en aidant autrui.

LA NUIT PRÉCÉDANT la séance photo avec mes propres parents, j'ai fait un rêve que je n'avais plus refait depuis l'enfance. À l'âge de six ans, j'avais vu à la télé un épisode de *La cinquième dimension*, intitulé « Zoo d'enfants ». L'émission m'avait vivement impressionnée. Elle racontait l'histoire d'une petite fille, malheureuse parce que ses parents la disputaient et ne lui accordaient pas assez d'attention. La fillette recevait par la poste une invitation à un zoo d'enfants. Après avoir supplié ses père et mère pendant des mois, elle réussissait enfin à les convaincre de l'y emmener. À leur arrivée au zoo, un préposé conduisait les parents dans une salle d'attente; celle-ci était meublée de deux canapés, d'une table et d'un grand miroir. Il les rassurait : on s'occuperait bien de leur enfant pendant sa visite. La fillette empruntait un sombre corridor, tapissé de miroirs. Sans tain, les glaces permettaient d'observer, dans plusieurs salles d'attente, les parents d'autres enfants. La petite fille apprenait

alors qu'elle pouvait opter pour un nouveau papa et une nouvelle maman. Au moment de quitter le zoo, elle passait devant ses parents. Elle les laissait là — avec la possibilité que d'autres enfants les sélectionnent.

Je pense qu'inconsciemment, j'ai déjà voulu avoir d'autres parents que les miens. Quand j'étais enfant, ma mère gueulait souvent, et mon père travaillait tout le temps. Si ma mère haussait le ton, il faisait la sourde oreille. Résultat : elle criait encore plus fort. La veille de la séance photo, mon aversion d'enfant à l'égard de leur dynamique a soudain resurgi. Par quelque hasard, j'étais tombée sur un projet qui me permettait de me livrer à un jeu de rôle à saveur de « Zoo d'enfants ».

Faire semblant que mes parents m'avaient confiée en adoption avait toutefois ravivé un souvenir pénible. J'étais âgée de 17 ans lorsque ma mère, avec l'accord de mon père, m'a demandé de quitter le foyer familial. Je suis allée habiter chez ma copine Alie à peu près un mois. Puis, avec deux autres filles, nous avons emménagé dans un appartement du Plateau Mont-Royal. Je m'étais éloignée de ma famille bien avant cet épisode, mais j'ai été blessée quand même. Je constatais d'une part que mes parents ne seraient pas toujours là pour moi et d'autre part que je n'étais plus la bienvenue chez eux. Durant quelques années, j'ai évité tout contact avec ma mère.

Cette période de notre histoire familiale s'est révélée particulièrement difficile pour chacun de nous. Quelques mois après mon départ du nid familial, ma mère a quitté mon père. Elle est retournée au Kentucky pendant quelques années où elle a travaillé comme infirmière et s'est occupée de ma grand-mère, dont la santé était fragile. La séparation attristait mon père. Avec mon frère, il s'est installé dans l'immeuble de bureaux lui appartenant. Mon frère aussi a eu peine à accepter la décision de ma mère de quitter Montréal. L'été suivant, afin de passer quelques mois avec elle, il s'est trouvé un travail à Lexington, au Kentucky.

Ma mère s'est éventuellement réconciliée avec mon père et elle est rentrée à Montréal. J'ai recommencé à lui parler. Petit à petit, nous avons rétabli les ponts. Même si une certaine distance nous séparait encore, nous communiquions de nouveau, et j'en étais heureuse.

La veille de la séance photo avec mes parents, je me suis rendue chez eux pour décider de ce qu'ils porteraient. Regarder mon père essayer chemises et cravates, aider ma mère à choisir un tailleur : c'était surréaliste ! Pendant des années ils s'étaient occupés de me vêtir; leur dire à mon tour quoi mettre constituait un étrange renversement de rôles.

En fait, le projet *Kim Kim* comportait une multitude de revirements. La reconstitution du vœu secret que j'avais formé, enfant, de pouvoir changer mes géniteurs m'a fait comprendre que ma mère et mon père étaient bel et bien mes parents. Il ne m'avait pas été donné de les choisir. Cette prise de conscience est survenue peu après la production de *The Dad Tapes/The Mom Photographs*. Pour la première fois, j'ai considéré l'histoire de ma famille d'un œil plus objectif. Tandis que je regardais ces vidéos et ces photos, les problèmes familiaux que j'avais connus ont commencé à s'estomper. J'ai vu dans ces images un témoignage de l'affection et des soins que mes parents m'avaient prodigués. Ajoutée au fait que mon père et ma mère voulaient bien jouer le jeu et participer à ce récit fictionnel d'adoption, mon objectivité nouvellement acquise a permis de dissiper les fantômes, quels qu'ils soient, qui avaient hanté notre passé et que j'avais combattus.

CHAPITRE SEPT

LE TRAVAIL



- Longtemps je me suis couché de bonne heure.
- Sois sage, évite la douleur, et tiens-toi plus tranquille.
- c'est ici, la bonne foi, lecteur; je m'y suis peint moi-même.

بوتقة اسلامية



BOUCHERIE MENGUELLET
Epaule de Veau

3 kg 99 F

3 KG
105.00

BOUCHERIE MENGUELLET
Boeuf Sans Os

3 kg 99 F

مركز



5 KG
100,00

27,00

4





LE TRAVAIL

J'É ME SOUVIENS très clairement du moment où j'ai compris que l'émerveillement et la fébrilité qui entourent la création artistique s'accompagnent parfois de problèmes pratiques. Assise dans l'auditorium à l'Université NSCAD, j'écoutais Allan McCollum, l'artiste invité, décrire sa pratique. Il illustrait son exposé avec des exemples de son œuvre axé sur la production de masse d'objets singuliers. Dans la foulée, il nous a révélé comment il avait réussi à survivre à New York : pendant des années, il avait travaillé de nuit comme concierge. À l'époque, je me démenais pour trouver un boulot rémunéré à plus de six dollars l'heure. Plus tard, quand j'ai à mon tour exercé le métier de concierge, j'ai découvert qu'il était somme toute lucratif de nettoyer derrière autrui... En effet, le salaire horaire pour un *job* du genre atteignait quinze dollars. En écoutant Allan McCollum, je me suis rendu compte qu'une succession d'emplois divers à temps partiel serait partie intégrante de ma carrière.

Depuis, j'ai en effet occupé les fonctions de secrétaire médicale, de préposée dans une crèmerie, d'adjointe particulière, de caissière, de serveuse, de barmaid, d'éducatrice en garderie, de vendeuse dans une lunetterie, de guide-animatrice, de correctrice d'épreuves dans un journal, de bibliothécaire de référence, d'adjointe à la recherche, de collaboratrice à un projet de sondage téléphonique, d'auxiliaire d'enseignement, de teneuse de livres, de comptable et de chef cuisinière.

Dans le projet *Working Assumption* (« hypothèse professionnelle »), une série photographique réalisée dans le cadre d'un programme d'échange étudiant à Paris, j'ai délibérément choisi de questionner mes perspectives de carrière. Je me suis alors mise en scène dans des photos où l'on me voyait porter les vêtements d'autrui et feindre d'exercer son métier. En toile de fond se profilait la tentative d'imaginer ma propre vie professionnelle. Afin de recruter des participants pour mon projet, j'avais visité divers endroits du XVIII^e arrondissement, où je vivais. J'avais également sollicité à froid des commerces, après avoir trouvé leur numéro de téléphone dans les pages jaunes. Les gens semblaient plus disposés à discuter de mon idée quand ils étaient au travail. Je leur expliquais que j'étais Canadienne et que je séjournais à Paris dans le cadre d'un échange étudiant. Selon moi, de nombreuses personnes acceptaient de collaborer parce que je venais de l'étranger. Peut-être voyaient-elles dans cette démarche créative une façon bien personnelle de me familiariser avec la culture parisienne.

Dès le départ, j'avais envisagé de réaliser *Working Assumption* au cours de cet échange étudiant. Avant de quitter l'Université NSCAD, j'avais fait un essai dans les bureaux du recteur. Toutefois, les photos n'avaient pas donné grand-chose : le volet déguisement prenait trop de place. À mon arrivée à Paris, j'ai dû composer avec un programme d'études dépourvu de toute interaction sociale. Aussi mon projet répondait-il désormais à un besoin d'entrer en relation avec les autres. Je le considérais comme un travail, assorti de l'obligation de me lever chaque matin et d'exécuter mes tâches avec diligence. Je rencontrais les interprètes de mon œuvre, je prenais des photos et j'apprenais petit à petit à assumer mon rôle d'artiste.

Morgan, un ami de Montréal, habitait lui aussi Paris. Un jour, il m'a lancé un défi : il recruterait davantage de participants à mon projet que moi. Homme d'affaires en devenir, il se croyait meilleur vendeur. Nous avons choisi une page dans l'annuaire téléphonique, puis Morgan a commencé le premier. Il a essayé des tas de numéros, mais sans succès. Puis, mon tour est venu. J'ai appelé des personnes dont les coordonnées figuraient sur la même page. J'ai fini par communiquer avec un homme auquel Morgan avait déjà parlé. Ce monsieur avait envie de contribuer à ma production

photographique, mais il avait trouvé bien vague la description qu'en avait donnée Morgan. Il m'a expliqué que ma confiance et mon enthousiasme quant à la concrétisation du projet l'avaient persuadé d'y prendre part. Cette expérience m'a fait prendre conscience que je devais m'engager dans chaque étape de la réalisation d'une œuvre.

Le jour convenu, je me suis présentée chez l'homme pour la séance photo. J'ai alors découvert qu'il était en fait le parrain de l'artiste Sophie Calle. Fervent amateur d'art, il possédait une impressionnante collection d'œuvres sur les thèmes du sexe et du *bondage*. Nous avons longuement discuté d'art. Il m'a indiqué que la plupart des étrangers que Sophie Calle avait photographiés dans leur sommeil — pour son projet *Les Dormeurs* — étaient en réalité des connaissances du quartier où elle avait grandi. Même si j'avais laissé passer l'occasion de me former auprès de l'artiste elle-même, c'était fascinant d'apprendre de son parrain que ma perception tenait en partie de l'invention. Quand j'avais découvert le travail de Sophie Calle à l'Université NSCAD, j'avais été impressionnée par la vulnérabilité des sujets photographiés, endormis. La pensée que ces derniers ne connaissaient pas l'artiste me semblait exacerber leur fragilité. Savoir que les protagonistes n'étaient pas des étrangers ne diminuait en rien la portée de l'œuvre, mais cette information mettait en lumière un outil essentiel de la pratique artistique : la manière dont un sujet est présenté change drastiquement sa signification.

AVANT DE DÉMARRER un projet, j'ai toujours, pendant un moment, l'impression de me tenir au bord d'un précipice et d'être sur le point d'y tomber. Une certaine dose d'espoir allège cependant l'exécution de ce saut dans le vide. Sur la page vierge posée devant moi, l'incertitude est bien réelle. Je crains que mon prochain geste n'anéantisse l'œuvre en puissance.

C'est le jeu de rôle — emprunter la profession d'autrui alors que je ne savais pas encore avec certitude quelle carrière j'embrasserais — qui a fini par devenir le motif central du projet *Working Assumption*. Je cherchais ce que je voulais devenir, et les photos rendaient compte de ce processus de quête. Pour moi, les conditions du milieu de travail d'un participant à mon projet, par exemple la lumière qui le baignait chaque jour, étaient tout aussi

intéressantes que les particularités de son métier. Je tentais de saisir la jonction entre l'état de flottement qui m'habitait et le milieu professionnel de mon sujet; la manière dont mon corps réagirait à l'environnement alors que je prétendrais être cette autre personne.

Jusque-là, la plupart des emplois que j'avais occupés relevaient du secteur des services. Sans surprise, je paraissais plus à mon aise sur les images brossant des gagne-pain apparentés à mon expérience de travail. D'ailleurs, les uniformes propres à ces métiers m'allaient mieux que les complets qui me servaient à dépeindre d'autres professions. Quand je flottais dans les vêtements, les images faisaient souvent bébêtes, voire ridicules. C'est cet équilibre entre le ludique et le sérieux qui a donné le ton au projet *Working Assumption*.

Les sujets ne le savaient pas, mais j'avais demandé uniquement à des étrangers de sexe masculin de participer à mon projet. D'entrée de jeu, j'avais sélectionné exclusivement des noms d'hommes dans l'annuaire téléphonique. De même, j'avais sollicité seulement des hommes dans les commerces de mon quartier. J'avais pris cette décision précocement. À l'époque, je croyais que le sexe opposé m'apprendrait à m'endurcir, à m'affirmer davantage. Pour m'intégrer dans la population active, me disais-je, il me faut adopter une attitude à la fois impassible et résolue. En définitive, *Working Assumption* ne m'a pas enseigné ces traits de caractère. Par contre, je me suis aguerrie à force d'aborder des étrangers. Au bout du compte, c'est l'aspect travestissement du projet qui s'est révélé le plus provocant : une sorte de transgression émergeait de cette proposition d'emprunter à des hommes leurs vêtements.

Souvent, ces messieurs ne comprenaient pas pourquoi je voulais utiliser tous leurs effets. Plusieurs ont cependant fini par me prêter la chemise ou le veston qu'ils avaient sur le dos. Le médecin que j'ai photographié avait prévu une tenue de rechange. Lorsqu'est venu le temps de la prise de vue, il l'a passée, puis m'a remis les vêtements qu'il avait portés toute la journée. Ils étaient encore imprégnés de sa chaleur corporelle quand je les ai enfilés.

Emprunter la tenue d'un religieux s'est révélé difficile. Je suis arrivée avec tout mon équipement dans le sous-sol de l'église où j'avais rendez-vous avec un prêtre catholique, prête à faire les photos. J'ai été plutôt déçue quand l'homme d'Église m'a expliqué qu'après avoir consulté des confrères, il avait conclu que je ne pouvais pas

me photographeur revêtu de son habit sacerdotal. Ce jour-là, le prêtre arborait un jean et une chemise rayée à col boutonné. J'ai vite claironné que je serais heureuse de me photographeur dans ses vêtements civils. Il a réfléchi un moment avant d'accepter de me passer son costume de religieux. Il m'a aussi permis d'utiliser la tribune d'où il s'adressait à sa congrégation.

Mon corps nageait dans les vêtements du prêtre et, de plus, il ne m'avait pas prêté ses chaussures. J'essayais de m'en tenir à l'idée que chaque pièce d'habillement que je portais devait nécessairement appartenir aux sujets de mon projet. Par conséquent, je me suis photographiée pieds nus. Réflexion faite, de tels détails ajoutent à l'aspect ludique des images et témoignent du processus sous-tendant l'évolution de *Working Assumption*.

À L'ÉPOQUE où je prenais ces photos à Paris, la pensée de ma famille ne m'effleurait guère. Mes amis Alie, Morgan et Phil séjournaient là-bas eux aussi. Vivre dans un nouvel endroit, rencontrer de nouvelles personnes — tout m'enthousiasmait. Aujourd'hui, quand je regarde ces images, je m'aperçois que ce projet me servait à affiner ma compréhension des approches opposées au travail qu'incarnaient en quelque sorte mes deux parents.

Avec *Working Assumption*, j'ai trouvé une manière d'intégrer le côté pratique de ma nature tout en accomplissant un acte de foi pour créer quelque chose de nouveau. En dernière analyse, cette traversée expérimentale de métiers variés m'a permis de trouver une voie pour être bien dans ma peau et devenir une artiste professionnelle.

CHAPITRE HUIT

LA LOGISTIQUE











LA LOGISTIQUE

EN 2007, POUR ARRONDIR mes fins de mois, j'ai accepté un *job* à temps partiel dans un cabinet-conseil en finance. J'exerçais déjà le métier de chef cuisinière, mais j'avais de la difficulté à régler mes factures; j'avais donc entrepris de trouver un second gagne-pain. Une ex-collègue d'Artexte — un centre de documentation en art contemporain où j'avais travaillé — m'a recommandée pour un poste en comptabilité. À l'époque, je suivais en effet un cours de sciences comptables à l'Université Concordia. En vérité, je ne réussissais pas très bien en classe : je venais tout juste de rencontrer mon futur mari, Jean-Michel, et j'étais surtout occupée à tomber amoureuse. J'ai eu de la chance d'avoir ce contact, parce que mes résultats scolaires n'auraient probablement pas représenté un gros atout dans ma recherche d'emploi.

Au début, il s'agissait d'un poste administratif à temps partiel, soit deux jours par semaine. Je m'interrogeais : devrais-je ou non quitter mon boulot de cuisinière au Laïka? Je m'étais beaucoup attachée à l'équipe et au rythme du restaurant. Je me rappelle en avoir discuté avec une camarade de travail. « Si tu as la possibilité de t'en sortir, profite-en », m'avait-elle alors conseillé. Vers la même période, j'ai été sélectionnée pour une résidence d'artiste à Vienne. Lorsque je lui ai parlé de cette opportunité, mon nouveau patron au cabinet-conseil en finance m'a offert une avance sur salaire pour m'aider à régler le voyage. J'ai été extrêmement reconnaissante.

À mon retour d'Autriche, j'ai secondé son comptable, Martin, à raison de quatre jours par semaine.

Étant donné que j'avais consacré beaucoup de temps à la recherche d'un deuxième emploi, mon dernier projet de création remontait à plusieurs années. J'avais l'impression que ma pratique artistique avait été reléguée au second plan. À cette étape de ma carrière, la concrétisation de mon séjour à Vienne revêtait donc une extrême importance à mes yeux. Mes demandes de financement auprès de l'État avaient échoué. Par contre, la résidence artistique que j'avais obtenue était assortie d'une chambre et d'un atelier au cœur de Vienne, sans frais pour trois mois. Jean-Michel, avec qui je partageais désormais un appartement à Montréal, avait quant à lui accepté que je lui trouve un colocataire, qui assumerait ma part de loyer durant mon trimestre viennois. Enfin, mon père avait offert de payer mon billet d'avion.

Malgré toute ma bonne fortune, je manquais sérieusement de fonds. J'avais néanmoins conclu que ce séjour à Vienne valait le risque financier et que ma carte de crédit servirait à combler le déficit. La résidence s'est déroulée à l'automne 2007, mais c'est seulement au printemps 2009 que j'ai exposé mon projet, *Triples* pour la première fois. Il s'est écoulé près de deux ans avant que je n'aie les moyens de payer l'impression et l'encadrement de mes œuvres.

SOUVENT, MES PROJETS artistiques impliquent de conférer un sens à des idées que n'admettent pas d'emblée nos esprits logiques. Afin de rendre le monde compréhensible, nous nous imposons une structure et des normes sociales. La photographie me permet de déjouer tout ça.

Avec *Triples*, je remettais en question la convention voulant qu'un couple soit formé de deux personnes. L'idée du projet m'était venue d'un roman, *Malina*, dont la trame se déroule à Vienne. Cette œuvre de l'écrivaine autrichienne Ingeborg Bachmann met en scène trois personnages : la narratrice, son colocataire — Malina — et Ivan, l'homme qu'elle aime. La nature des relations entre les trois protagonistes reste floue. Cette ambiguïté m'attirait, car elle défiait les attentes sociales et la notion selon laquelle la plupart des couples vivent ensemble. Je venais de rompre avec mon amoureux des sept dernières années, et je me demandais comment nous nous

conformions à la manière de penser d'autrui. Je trouvais intéressante l'idée de me joindre à un couple dans l'intimité de son foyer et de nous photographier tous trois comme si j'avais ma place auprès d'eux.

En vue de ma résidence artistique, je m'étais fait coudre une petite robe noire qui me tiendrait lieu d'uniforme pour les prises de vue. Sa coupe s'inspirait de la description d'un vêtement que porte la narratrice dans *Malina*. Par ailleurs, j'avais demandé à mes connaissances montréalaises en lien avec des Viennois de me mettre en contact avec ceux qui auraient éventuellement envie de participer à mon projet. Cette démarche s'est révélée fructueuse. Comme de fait, après mon arrivée à Vienne, ces nouvelles relations offraient souvent de m'aider en soumettant mon intention à leur entourage.

Si je m'étais efforcée d'obtenir cette résidence artistique à Vienne, c'est que je croyais que les parallèles avec le livre de Bachmann motiveraient les gens à participer à mon projet. Pour tout dire, l'analogie n'a intéressé personne. Par contre, le principe de photographier un trio pour remettre en cause la notion conventionnelle du duo a suscité un bel enthousiasme. J'ai souvent constaté que l'idée de départ d'un projet artistique est simplement l'étincelle enflammant le processus de création plutôt que ce qui donne véritablement forme à l'œuvre. Avec le recul, je dois admettre qu'une autre ville aurait pu servir de toile de fond à mes photos. Je pensais alors que les intérieurs viennois feraient pendant aux splendides ornements architecturaux des façades. À mon grand étonnement, la plupart des logis étaient peints en blanc et meublés dans le style IKEA. En revanche, ces deux éléments inattendus ont contribué à l'effet de continuité qui se manifeste dans les images photographiques.

Je crois bien qu'un aspect de *Triples* a toutefois été déterminé par la culture viennoise : le fait que seuls des couples hétérosexuels aient accepté d'y prendre part. J'avais communiqué avec un couple de lesbiennes, mais elles avaient fait marche arrière après que j'eus mentionné que, si l'occasion se présentait, j'exposerais mes photos à Vienne. Apparemment, la communauté gaie n'avait acquis sa visibilité publique que depuis une dizaine d'années. Les répercussions sociales et économiques d'une homosexualité affichée effrayaient encore beaucoup. Il en aurait été tout autrement si j'avais effectué ce projet à Montréal. En définitive, le concrétiser à Vienne m'a permis d'accentuer l'idée que je souhaitais explorer

en établissant une norme du « couple hétérosexuel ». L'ajout d'une tierce personne dans ce modèle concourait à mettre à nu nos concepts sociaux, ce qui était mon objectif.

DE LA MÊME MANIÈRE, dans le projet *Beautiful Creatures*, j'explorais l'illogisme implicite de notre détachement vis-à-vis de la viande que nous consommons. Afin de donner un sens à ma propre relation avec la chair transformée, j'avais entrepris de me familiariser avec l'abattage et le dépeçage des animaux.

Une expérience vécue quand je travaillais en cuisine au Laïka était à l'origine de ce projet. J'avais reçu une commande de viande de lapin que j'avais passée. Les bêtes étaient entières, tête comprise. Leur taille me rappelait celle de mon chat, Ticket. Lorsque j'ai voulu les étêter, je n'ai pas pu. J'ai dû demander à un collègue de le faire à ma place. Je me suis alors dit que c'était fou de passer d'innombrables heures à cuisiner de la viande pour les clients du restaurant, mais de ne pas supporter l'idée de la provenance de cette chair.

Somme toute, si je compte les huit mois qu'a duré ma formation en abattage et en dépeçage, j'ai consacré près de quatre ans et demi à la réalisation de *Beautiful Creatures*. Au Québec, le métier d'abatteur s'acquiert par apprentissage dans diverses usines de transformation. Moi, je voulais acquérir des connaissances sur les différentes espèces animales dans un seul et même établissement. Voilà pourquoi j'ai fréquenté un collège de formation agricole dans l'État de New York. Puis, j'ai appris le dépeçage dans une école de Montréal-Nord.

Par un heureux hasard, un membre de mon entourage dirigeait un programme de résidences artistiques à Terre-Neuve. Il a soumis mon projet au conseil d'administration de l'organisme, qui s'y est intéressé et a retenu ma candidature. Ensuite, ma demande de financement au Conseil des arts et des lettres du Québec a été acceptée. Comme pour la plupart de mes œuvres, la séance de photos ne représentait qu'une fraction du travail à accomplir.

J'ai séjourné un mois à Terre-Neuve. Au cours des premières semaines, je me suis procuré des animaux, que j'ai abattus et dépecés. Pendant les semaines suivantes, j'ai préparé cinq festins — deux sur invitation et trois ouverts au public. Le premier

des repas accessibles à tous s'est déroulé au English Harbour Arts Centre, tandis que les deux autres ont pris place à l'auberge Fisher's Loft, où je logeais.

L'aspect réglementaire de *Beautiful Creatures* s'est révélé plus complexe que je ne le prévoyais. À la base, je désirais apprêter la viande et la servir gratuitement aux gens. Dans ma vision romantique, l'abattage aurait lieu à l'extérieur, quelque part dans un champ. Ça n'a pas été le cas. Au Canada, à moins qu'elle n'ait été transformée dans un établissement dûment agréé, la viande ne se partage qu'entre membres d'une même famille. Je n'avais pas à obtenir de certification particulière de l'État, mais je devais trouver un abattoir qui me permettrait de prendre des photos pendant que je mettrais des animaux à mort.

Les propriétaires d'abattoir ne veulent pas de photographe dans leur usine. À l'époque, l'un d'eux m'avait déclaré ceci : « Quelle est la différence entre ce que vous faites et ce que diffusent les médias ? » Selon lui, la vision de sang en corrélation avec des animaux choquait l'opinion publique et donnait une image négative. D'autant plus à Terre-Neuve, où des images de chasse au blanchon avaient mené à un embargo international sur la viande de phoque. Tandis que je cherchais où exécuter *Beautiful Creatures*, j'en étais venue à comprendre que, dans notre société, les photos d'une séance d'abattage s'inscriraient inévitablement dans un contexte négatif. Je m'intéressais pourtant à la conception d'images documentaires montrant avec une certaine neutralité la transformation des animaux. Si je restais carnivore, je voulais être capable de gérer ce qu'impliquait l'industrie de la viande. Je souhaitais également que mes photographies me permettent de communiquer cette expérience.

La partie la plus difficile du projet était de tuer les animaux. Après m'avoir vendu un veau, un homme m'avait dirigée vers une petite entreprise qui avait accepté que je photographie le processus d'abattage et de dépeçage. Le jour de la séance photo, j'étais en route vers l'abattoir quand j'ai eu une attaque de panique. J'ai dû m'arrêter à une station-service pour reprendre mon souffle. J'étais incapable de conduire. Je suis sortie de la voiture et je me suis appuyée contre un gros bloc de béton dans le stationnement.

Le moment où je devais tuer l'animal me stressait toujours. J'ignorais comment la bête réagirait. Je ne savais pas non plus ce

que je ressentirais. Tout au long du projet, c'était là l'inconnue de l'équation, le moment que je ne pouvais jamais planifier avec précision. Les autres étapes du processus de transformation relevaient toutefois de la routine. J'avais appris la technique comme n'importe quelle autre : en exécutant encore et encore les mêmes tâches. Avec le temps, je me suis sentie à l'aise de les effectuer. C'est le moment d'inconnu — l'acte de tuer les animaux — qui était devenu l'élément central des photographies. Je ressentais toute la gamme des émotions : du choc que me causait la facilité avec laquelle j'appuyais sur la gâchette au remords que j'éprouvais quand je faisais une erreur de novice, en passant par la gratitude que m'inspirait l'existence de la créature en train d'expirer devant moi.

J'ai décidé de faire taxidermiser la tête des animaux tués, comme un témoignage de mon expérience. J'étais fière d'avoir franchi toutes les étapes du processus. Ces têtes d'animaux empaillées constituaient aussi une façon d'immortaliser la bête, de la relier aux photographies de la viande consommée à Terre-Neuve.

Beautiful Creatures marquait un changement dans mon approche de la création artistique. En effet, je n'avais jamais entrepris un projet d'une telle envergure. Pendant les quelque cinq années où je m'y suis consacrée, j'ai entrepris une maîtrise en photographie; j'ai obtenu des bourses d'études, j'ai épousé Jean-Michel et je suis tombée enceinte de mon premier enfant! À mon avis, la stabilité que me procurait mon travail en comptabilité a permis cet essor non seulement dans ma vie personnelle, mais aussi dans mon activité créatrice. J'étais en mesure d'appréhender des notions plus complexes et de les exploiter à ma façon parce que j'avais intégré dans une pratique artistique un moyen de subvenir à mes besoins financiers.

Les obstacles culturels associés à la condition d'artiste découlent en partie de l'opposition entre le faire ceci ou faire cela, le tout ou le rien. Dans mon cas, la solution s'est avérée à la fois plus simple et plus chronophage que je ne l'aurais imaginé à une certaine époque : il s'agissait pour moi de faire les deux à la fois, simultanément.

CHAPITRE NEUF

LA MATERNITÉ



LA MATERNITÉ

MON FILS, THOMAS HENRY ROSS, est né le 10 octobre 2010 avec dix jours de retard. J'imagine qu'il n'était pas prêt à faire son entrée dans le monde à la date prévue. Il était ma dinde de l'Action de grâce : il avait besoin de cuire un peu plus longtemps.

Précédemment, ma copine Alie avait organisé chez moi un *shower* de bébé. Elle avait apporté des tee-shirts et de la peinture indélébile, et mes amis ont confectionné des vêtements personnalisés pour mon futur bébé. Sarah, l'une des marraines de Thomas, a conçu l'un de mes préférés : sur le devant, il arborait le mot *NEW* dans un phylactère magenta aux bords dentelés.

Dans ma famille, la naissance de Thomas a insufflé un vent de nouveauté. Quand j'ai vu mon fils admirer son premier coucher de soleil, j'ai eu l'impression qu'on actionnait ma touche de redémarrage. Le regarder grandir me transportait littéralement. D'ailleurs, j'ai grandi avec lui. Lorsqu'il a fait ses premiers pas, Thomas a été pris d'un fou rire. J'ai adoré suivre sa marche chancelante vers l'avant. Je chéris le souvenir de toutes ses premières fois auxquelles j'ai assisté. Je me suis rappelé les sentiments qui avaient baigné mon enfance. Par l'intermédiaire de mon fils, j'expérimentais tout à nouveau.

Avant de rencontrer Jean-Michel, je projetais de faire des études de maîtrise à New York. Au cours des quelques années qui ont suivi, il m'a soutenu dans le processus d'inscription. Quand j'ai

été acceptée au Hunter College de New York, nous nous sommes mariés. Pour qu'il puisse m'accompagner et travailler là-bas, nous avons effectué une demande de carte verte.

S'il n'y avait pas eu ce déménagement aux États-Unis, nous serions-nous mariés si tôt après nous être rencontrés ? Je me pose parfois la question. Jean-Michel aime bien dire qu'il ne croit pas au mariage mais en l'amour, tandis que moi, je ne crois pas en l'amour mais au mariage. Par cette boutade, il explique que l'Église et l'État n'ont absolument rien à voir avec ses sentiments pour moi. En revanche, je tenais beaucoup à ce que nous nous engagions symboliquement avant de fonder une famille. À preuve, c'est moi qui ai fait la demande en mariage... En voyage à Berlin, nous marchions dans la rue, quand j'ai soudain laissé échapper : « Je veux t'épouser ! » Je me suis aussitôt caché la bouche avec la main. Je ne pouvais pas croire que j'avais prononcé ces paroles. Jean-Michel a pris ma main dans la sienne et m'a entraînée en avant.

Tout juste avant la date prévue de notre départ pour les États-Unis, la récession de 2008 a frappé. Nous nous sommes vite rendus à l'évidence : Jean-Michel aurait bien du mal à se trouver un travail. Entre-temps, j'avais reçu une généreuse bourse pour étudier à l'Université Concordia, à Montréal. Bien que Jean-Michel aurait été prêt à déménager à New York pour moi, il adorait Montréal, et son enthousiasme pour la métropole québécoise était contagieux. Tout bien réfléchi, nous avons pris le parti de ne pas bouger.

Depuis la naissance de Thomas, cette décision nous rend chaque jour plus heureux. D'entrée de jeu, fréquenter l'université à New York n'aurait pas été chose facile pour une jeune maman. À Montréal, les parents qui travaillent ont accès à plusieurs programmes de soutien financier. De plus, mon père et ma mère s'occupent régulièrement de Thomas.

Je suis tombée enceinte de Thomas durant ma première année de maîtrise à Concordia. Si je suis heureuse que ma grossesse soit survenue à ce moment-là, je dois toutefois avouer que je ne l'avais pas planifiée ainsi. À mon avis, rien n'aurait pu me préparer aux défis que présente la conciliation travail-famille. De retour aux études, j'étais moins à l'aise financièrement. J'ai donc eu droit à une modeste prestation du Régime québécois d'assurance parentale (RQAP). Par chance, l'une de mes bourses d'études prévoyait des

allocations de maternité durant un trimestre, et ce, en sus des versements du RQAP. Autrement dit, j'ai été en congé payé le dernier mois de ma grossesse et les trois premiers mois de vie de Thomas. Par ailleurs, Jean-Michel et moi avons décidé qu'il se prévaudrait du congé parental durant huit mois, une fois que j'aurais repris mes cours à l'université et mon travail au cabinet-conseil en finance.

Quand Thomas a eu trois mois, j'ai dû assumer de nouveau mes obligations d'étudiante. Ce ne fut pas facile. À l'université, je traînais partout avec moi un sac en similicuir noir : j'y rangeais mon tire-lait. Aux pauses café et à l'heure du dîner, je me rendais dans les toilettes réservées aux familles et j'extrayais mon lait. Ainsi, je pouvais respecter l'horaire des tétées de Thomas. Pour le reste, je courais sans cesse, j'arrivais en retard à mes cours, je ne parvenais pas à effectuer mes travaux en temps voulu... Ce même trimestre, j'ai travaillé comme assistante d'enseignement pour un professeur du Département de photographie, M. Chih-Chien Wang. J'ai fort apprécié l'occasion qui m'était offerte de profiter de ses enseignements. Par contre, l'investissement de temps qu'exigeait cette activité s'est vite révélé problématique.

Au cabinet-conseil en finance, les préparatifs en vue de la saison des déclarations de revenus avaient commencé. L'accalmie de près de six mois qui lui succédait constituait assurément l'un des grands avantages de mon travail. Cet horaire me convenait tout à fait, car il me permettait de participer à des résidences artistiques — pour autant qu'elles aient lieu à la fin de l'été ou à l'automne. Mon patron avait accueilli avec soulagement le fait que mon congé de maternité coïncide avec la saison creuse, car il n'avait pas eu à s'occuper de me remplacer. Bien vite, j'ai compris que période des impôts et études ne faisaient pas bon ménage. Tandis que le trimestre universitaire s'écoulait et que la date limite pour produire les déclarations fiscales se profilait, la tension s'accroissait. En mai, histoire de récupérer le temps perdu durant mon congé de maternité, je me suis inscrite à quelques cours d'été. J'ai réussi à me débrouiller tant bien que mal jusqu'à ce que les choses se calment, tant au boulot qu'à l'université, en juillet.

Vers le milieu de l'été, notre ciel s'est éclairci peu à peu. Quand nous avons reçu le coup de téléphone du réseau québécois des services de garde, on aurait pu croire que nous avions gagné

le gros lot! Au Québec, les longues listes d'attente pour l'obtention d'une place dans un centre de la petite enfance (CPE) sont tristement célèbres. Bref, Thomas a commencé à fréquenter la garderie, et le niveau de stress a diminué. Je n'aurais pas survécu à mes études de maîtrise sans l'accompagnement éducatif que le CPE Graffiti a offert à mon fils.

À l'automne 2011, Thomas a eu un an; Jean-Michel, lui, a obtenu une résidence à l'International Studio and Curatorial Program, à New York en tant que commissaire d'exposition. J'ai pu m'absenter de mon travail au cabinet-conseil en finance, et notre petite famille a déménagé à Brooklyn pour un séjour de trois mois. J'avais décidé de ne pas suivre de cours ce trimestre-là. Dès lors, je passais les trois quarts du temps à flâner dans les parcs avec Thomas et à visiter des expositions à Manhattan. J'ai en quelque sorte rattrapé tout ce que j'avais manqué durant la première année d'existence de mon fils. Il va sans dire que j'ai savouré chaque moment de notre séjour.

À l'hiver 2012, j'ai repris mes études universitaires. Je m'étais inscrite à deux cours d'histoire de l'art, car je trouvais que mon programme d'arts visuels n'incluait pas un éventail suffisant de cours théoriques. Maman d'un tout-petit, je ne savais pas ce dans quoi je m'engageais.

Une garderie, c'est une véritable usine à reproduction de germes. Thomas était pratiquement malade une semaine sur deux. Un jour, il a contracté une mystérieuse infection : ses mains, ses bras et ses jambes se sont couverts de lésions cutanées. Le médecin qui l'a examiné n'a pas été en mesure d'établir un diagnostic. Mon fils présentant des antécédents d'eczéma aigu, l'homme en blanc nous a conseillé de le ramener à la maison et d'attendre qu'il se remette. Thomas est un enfant facile à vivre. Il a commencé à rire dès l'âge de deux mois et n'a pas cessé depuis. Pendant toute cette épreuve, il s'est comporté avec courage. À sa place, j'aurais hurlé. Lui, assis bien sagement sur les genoux de son papa, il attendait patiemment que la situation revienne à la normale.

Pendant la convalescence de Thomas, j'ai rédigé deux gros travaux de session et tenté de préparer une présentation pour un cours d'histoire de l'art qui me donnait du fil à retordre. En effet, je n'avais pas l'habitude qu'on m'impose des montagnes de lectures.

De plus, je trouvais intimidante cette incursion hors des ateliers du programme d'arts visuels. Un jour, les lésions cutanées de Thomas se sont mises à suppurer et à se multiplier. Ma présentation était prévue pour le lendemain. Toute la soirée, Jean-Michel et moi avons vécu l'enfer à nous demander s'il valait mieux emmener Thomas à l'hôpital.

Pour la première fois, j'avais trouvé sur Internet un diagnostic vraiment utile. En général, quand je m'informe sur une maladie, la lecture des multiples scénarios du pire me rend hypocondriaque. Ce soir-là, j'étais cependant tombée sur un blogue accompagné de photos d'un bébé couvert de lésions; Thomas avait les mêmes. Nous avons su par la suite que notre fils présentait le syndrome pieds-mains-bouche, fréquent chez les enfants. Dans son cas, l'eczéma dont il souffrait avait causé l'apparition de lésions difficiles à diagnostiquer. J'ai été tellement soulagée de savoir enfin de quoi il était atteint.

Le lendemain, au réveil, je faisais 39,4 °C de fièvre et j'étais incapable de faire un geste. J'étais à ce point malade que j'ai dû attendre 24 heures avant de pouvoir me rendre dans une clinique sans rendez-vous. C'est qu'il me fallait un billet de médecin pour justifier mon absence du cours — le jour même où je devais effectuer ma présentation. Habituellement, les adultes ne sont pas affectés par le syndrome pieds-mains-bouche, mais j'étais si épuisée que j'ai contracté le virus. La semaine suivante, quand j'ai remis le billet du médecin à mon professeur d'histoire de l'art, j'ai eu l'impression d'incarner un cliché, celui de l'adolescente en balloune qui ne parvient pas à garder le rythme dans son travail scolaire. En réalité, tous les intéressés à Concordia se sont montrés obligeants à mon égard. Ils m'ont accordé ou des sursis, ou la possibilité de suivre des cours indépendants. Toutefois, cela ne changeait rien au fait que je n'avais pas de bons résultats. Je faisais piètre figure dans mes études parce que j'avais un petit garçon et un emploi et que j'étais dépassée par mes obligations. J'essayais avec plus ou moins de bonheur de ne pas me montrer trop dure envers moi-même.

Il m'a fallu quatre ans — plutôt que trois, comme le veut l'usage — pour terminer ma maîtrise ès beaux-arts. À la fin de mes études, j'ai obtenu la bourse Claudine et Stephen Bronfman en art contemporain, ce qui m'a donné l'heureuse impression de ne pas avoir enduré toutes ces difficultés pour rien.

EN DÉCEMBRE 2013, j'ai été officiellement invitée à participer à deux résidences artistiques en Chine. Le projet que j'avais proposé se déclinait comme suit : je me rendrais au domicile de travailleurs chinois et je me chargerais des tâches que, trop occupés à fabriquer des produits pour l'exportation, ils n'avaient pas le temps d'accomplir. En contrepartie, ils me donneraient la permission de « m'autophotographier » chez eux, à l'œuvre.

Jean-Michel et moi avons évalué que ma participation à la résidence artistique en Chine m'obligerait à abandonner fils et mari pendant quatre mois. J'avais mis un temps fou à organiser ce projet et j'étais enthousiaste à l'idée de séjourner à Pékin et à Xiamen. Je m'apprêtais à quitter ma famille quand j'ai découvert que j'étais enceinte. Jean-Michel et moi essayions depuis quelque temps d'avoir un autre bébé, mais nous n'en avons pas moins été surpris. Bien que mon projet de résidence soit sur le point de se concrétiser, j'ai dû me rendre à l'évidence : il fallait reporter tout cela à plus tard.

À parler franc, la perspective de laisser mon fils de trois ans pour aller faire de l'art en Chine me préoccupait. Mon séjour à l'étranger s'étalerait sur quatre mois; Jean-Michel et Thomas envisageaient d'en passer un avec moi. Nous serions donc séparés durant trois mois complets, et ça m'inquiétait. Je craignais que Thomas ne comprenne pas que sa maman reviendrait. Par ailleurs, je savais que je trouverais pénible de ne pas être témoin de son évolution au quotidien.

Il n'existe aucune recette, aucun itinéraire tout fait, pour devenir artiste et mère à la fois. Alors, quelle conduite adopter pour réussir sur tous les plans? Pour moi, ça n'est pas évident. D'autant plus que mon travail artistique m'amène à voyager et qu'il s'assortit toujours d'un budget restreint. Souvent, je pense à ma grand-mère. Elle avait attendu ses 32 ans pour avoir son premier enfant. Très avant-gardiste pour l'époque, elle avait tenu à poursuivre sa carrière de danseuse pendant que la plupart des femmes se consacraient à leur famille. En définitive, elle a tout de même eu à choisir entre carrière et maternité.

De nos jours, le fait d'être mère *et* femme de carrière suscite des attentes accrues. Ainsi, j'ai le sentiment de devoir tout faire, simultanément. Quels que soient les progrès survenus depuis

le temps de ma grand-mère, une réalité demeure : une journée compte 24 heures. Pas une minute de plus. Au quotidien, qu'est-ce qui mérite d'être exécuté à la va-vite ? Difficile d'en juger. Bref, je m'efforçais d'accepter le changement à notre programme quand j'ai décidé de m'en remettre à mon corps. N'avait-il pas choisi ce moment précis pour accueillir un bébé ? Je m'en rends compte aujourd'hui, bon nombre de mes inquiétudes d'ordre professionnel reposaient sur un échéancier que je m'étais moi-même imposé.

Enceinte de huit mois au moment d'écrire ces lignes, je mesure toute la chance que nous avons. Ainsi, Jean-Michel pourra s'absenter de son travail en 2015, et nous comptons maintenant nous rendre en Chine en famille. Nous y séjournerons tous ensemble pendant les quatre mois que durera ma résidence artistique. De plus, quand j'aurai décroché mon diplôme de maîtrise, je n'aurai plus à composer avec un cursus universitaire. Enfin, à notre retour de Chine en juillet prochain, le nouveau bébé fréquentera la même garderie que Thomas; sa place est déjà réservée. Cette fois-ci, je tiens les rênes de mon congé de maternité. Il m'appartient de tracer le parcours que j'entends suivre en tant que mère et artiste. J'en suis convaincue, l'avenir est rempli de possibilités.

REMERCIEMENTS DE L'AUTEURE

Je tiens à exprimer ma vive gratitude à la Fondation de la famille Claudine et Stephen Bronfman, à la Faculté des beaux-arts de l'Université Concordia ainsi qu'à la Ville de Montréal, qui m'ont généreusement soutenue. Par ailleurs, je dois beaucoup à Emily Southwood. Sans ses précieux conseils, sans ses talents de conteuse, d'écrivaine et de réviseuse, je n'aurais pu écrire ce livre. J'adresse aussi un grand merci à Jenn McIntyre, qui m'a aidée à bien planifier mon travail. Sur un plan plus personnel, je souhaite témoigner mon infinie reconnaissance à mon conjoint, Jean-Michel Ross, qui m'a appuyée tout au long de ce projet ainsi qu'à mon fils, Thomas Henry Ross, qui m'a subie pendant le processus de rédaction. De même, je remercie de tout cœur mes parents, Jim et Ann Waldron, pour leur soutien indéfectible.

Je suis pleine de gratitude envers ma réviseuse, Andrea Dorrans; mes coordonnatrices et « solutionnistes », Jennifer Dorner et Jake Moore; ainsi que ma conseillère et assistante photographe, Emmanuelle Léonard. Je remercie sincèrement Andrew Lugg, qui m'a judicieusement conseillé d'écrire chaque jour quatre cents mots, et AA Bronson, dont l'ouvrage *Negative Thoughts* s'est avéré une grande source d'inspiration.

Enfin, je m'en voudrais de passer sous silence l'aide que m'ont apportée François Morelli, Raymonde April, Chih-Chien Wang, MJ Thompson, Johanne Sloan, Luanne Martineau, Thérèse Mastroiacovo, Aude Moreau, Pavitra Wickramasinghe, Jonathan Villeneuve, Catherine Bolduc, Kerim Yildiz, Felicity Taylor, Claudine Hubert, Chris Lloyd, Mark Clintberg, Eleanor King, Jason Arsenault, Scott Chandler, Nathalie Casemajor, Michel de Broin, Marie-Josée Lafortune, Hideki Kawashima, Louise Bloom Spunt et Alexandra Spunt. Merci à vous tous !

LÉGENDES POUR LES PHOTOS

Sauf indication contraire, toutes les photos sont la propriété de Kim Waldron et sont protégées par le droit d'auteur.

CHAPITRE I

- 1^{RE} IMAGE** Ma grand-mère, Virginia Bacon, vers 1926.
2^E IMAGE Troupe de ballet de Virginia Bacon lors du spectacle « Variety Show » en 1927. Photo : National Photo Service.
3^E IMAGE Portrait de Virginia Bacon.

CHAPITRE II

- 1^{RE} IMAGE** Virginia Bacon en danseuse.
2^E IMAGE *Mom and Dad from the Perspective of my Twenty-Year-Old Self*, héliogravure, 2014.

CHAPITRE III

- 1^{RE} IMAGE** *In the Lobby*, impression jet d'encre tirée du projet *Kim Kim*, Mihee-Nathalie Lemoine et Kim Waldron, 2008.
2^E IMAGE *Photograph with the Waldrons*, impression jet d'encre tirée du projet *Kim Kim*, Mihee-Nathalie Lemoine et Kim Waldron, 2008.
3^E IMAGE *Birth Parents*, impression jet d'encre tirée du projet *Kim Kim*, Mihee-Nathalie Lemoine et Kim Waldron, 2008.

CHAPITRE IV

- 1^{RE} IMAGE** *Sunset #1*, impression jet d'encre tirée du projet *The Dad Tapes/The Mom Photographs*, 2007.
2^E, 3^E, 4^E ET Plans fixes tirés du projet *Chronology*, 52 min, projection principale de l'installation *The Dad Tapes/The Mom Photographs*, 2007.
5^E IMAGES

CHAPITRE V

- 1^{RE} IMAGE** *Rabbit Slip Trail*, 2010, impression jet d'encre tirée du projet *Beautiful Creatures*, 2010 – 2013.
- 2^E ET** *Before and After*, 2010, diptyque, impressions jet d'encre tirées du projet *Beautiful Creatures*, 2010 – 2013.
- 3^E IMAGES**

CHAPITRE VI

- 1^{RE} IMAGE** *Anthem*, impression jet d'encre tirée du projet *Kim Kim*, Mihee-Nathalie Lemoine et Kim Waldron, 2008.
- 2^E IMAGE** *Father*, impression jet d'encre tirée du projet *Kim Kim*, Mihee-Nathalie Lemoine et Kim Waldron, 2008.
- 3^E IMAGE** *Kim Family Portrait*, impression jet d'encre tirée du projet *Kim Kim*, Mihee-Nathalie Lemoine et Kim Waldron, 2008.

CHAPITRE VII

- 1^{RE} IMAGE** *French Teacher*, tirage couleur tiré du projet *Working Assumption*, 2003.
- 2^E IMAGE** *Butcher*, tirage couleur tiré du projet *Working Assumption*, 2003.
- 3^E IMAGE** *Mechanic*, tirage couleur tiré du projet *Working Assumption*, 2003.

CHAPITRE VIII

- 1^{RE} IMAGE** *Couple #6*, impression jet d'encre tirée du projet *Triples*, 2009.
- 2^E IMAGE** *Couple #10*, impression jet d'encre tirée du projet *Triples*, 2009.
- 3^E IMAGE** *Couple #4*, impression jet d'encre tirée du projet *Triples*, 2009.

CHAPITRE IX

- 1^{RE} IMAGE** Avec mon fils Thomas.

Le présent ouvrage accompagne l'exposition *Public Office* présentée du 6 au 27 septembre 2014 à la galerie Thomas Henry Ross art contemporain. Cette publication de même que l'exposition ont bénéficié du soutien de la Faculté des beaux-arts de l'Université Concordia et la Fondation de la famille Claudine et Stephen Bronfman. L'exposition a également été rendue possible par le prix Pierre-Ayot, décerné par la Ville de Montréal en partenariat avec l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC).

La Faculté des beaux-arts tient à exprimer sa gratitude pour l'appui obtenu grâce à la Bourse Claudine et Stephen Bronfman en art contemporain, remise chaque année à un diplômé en beaux-arts de l'Université Concordia et de l'Université du Québec à Montréal. Cette bourse procure aux diplômés des occasions de recherche et d'enseignement à un tournant de leur carrière, les encourageant à se tailler une place aux côtés des leaders culturels en devenir de Montréal et du monde entier.

© 2015 Galerie FOFA. Tous droits réservés. Publié par la Galerie FOFA.
Paru sous le titre original *Honesty, Hope and Hard Work*,
© 2014 Galerie FOFA.

Texte et photos © 2014 Kim Waldron

Photos tirées du projet Kim Kim © 2014 Kim Waldron
et Mihee-Nathalie Lemoine

Révision de la version originale par Emily Southwood

Traduction par le Service de traduction de l'Université Concordia

Révision de la version française par Catherine Bolduc

Conception graphique par Kim Waldron et Jenn McIntyre

Imprimé au Canada par Quadriscan (Montréal)

ISBN 978-1-927629-15-4

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015

Dépôt légal — Bibliothèque nationale du Canada, 2015

Galerie FOFA

1515, rue Sainte-Catherine Ouest, EV 1.715

Montréal (Québec) Canada H3G 2W1

Téléphone : 514-848-2424, poste 7962

info.fogallery@concordia.ca

fofagallery.concordia.ca

Dans cette biographie lucide, l'artiste et immigrante de première génération Kim Waldron explore son histoire familiale — héritage qu'elle a jadis contesté, mais qui a malgré tout façonné son caractère. Fille d'un médecin néo-zélandais bien nanti et d'une infirmière laborieuse du Kentucky rural, l'auteure a grandi à Montréal. Elle se penche sur l'antinomie des messages que lui ont transmis ses parents : *consacre-toi à tes passions artistiques*, d'une part ; *si tu es prudente financièrement et si tu occupes un emploi stable, tu ne te retrouveras jamais le bec à l'eau*, d'autre part. Son récit interpellera quiconque a été jeune et idéaliste. Mme Waldron examine le rôle qu'ont joué ces avis contradictoires dans le développement de sa personnalité. Aujourd'hui artiste, épouse et mère, elle se sent prête à communiquer à son tour ces vertus que sont l'espérance et le travail.

« ... je perçois dans le projet de Mme Waldron
du courage et une grande sensibilité. »

— Mark Clintberg, *ETC*

« Kim Waldron se met elle-même en scène dans un rituel
de mise à mort afin d'outrepasser ses propres peurs. »

— Jacques Doyon, *Ciel Variable*

« C'est la profondeur de la réflexion sur les comportements
humains, le statut de l'artiste et la représentation de l'artiste
au travail de Kim Waldron qui a charmé le jury pour
le prix Pierre-Ayot. »

— *Ville de Montréal et Association des galeries d'art
contemporain (AGAC)*

Artiste visuelle établie à Montréal, Kim Waldron a obtenu la Bourse Claudine et Stephen Bronfman en art contemporain et le Prix Pierre-Ayot en 2013.